

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 750.—SAMEDI, 17 SEPTEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

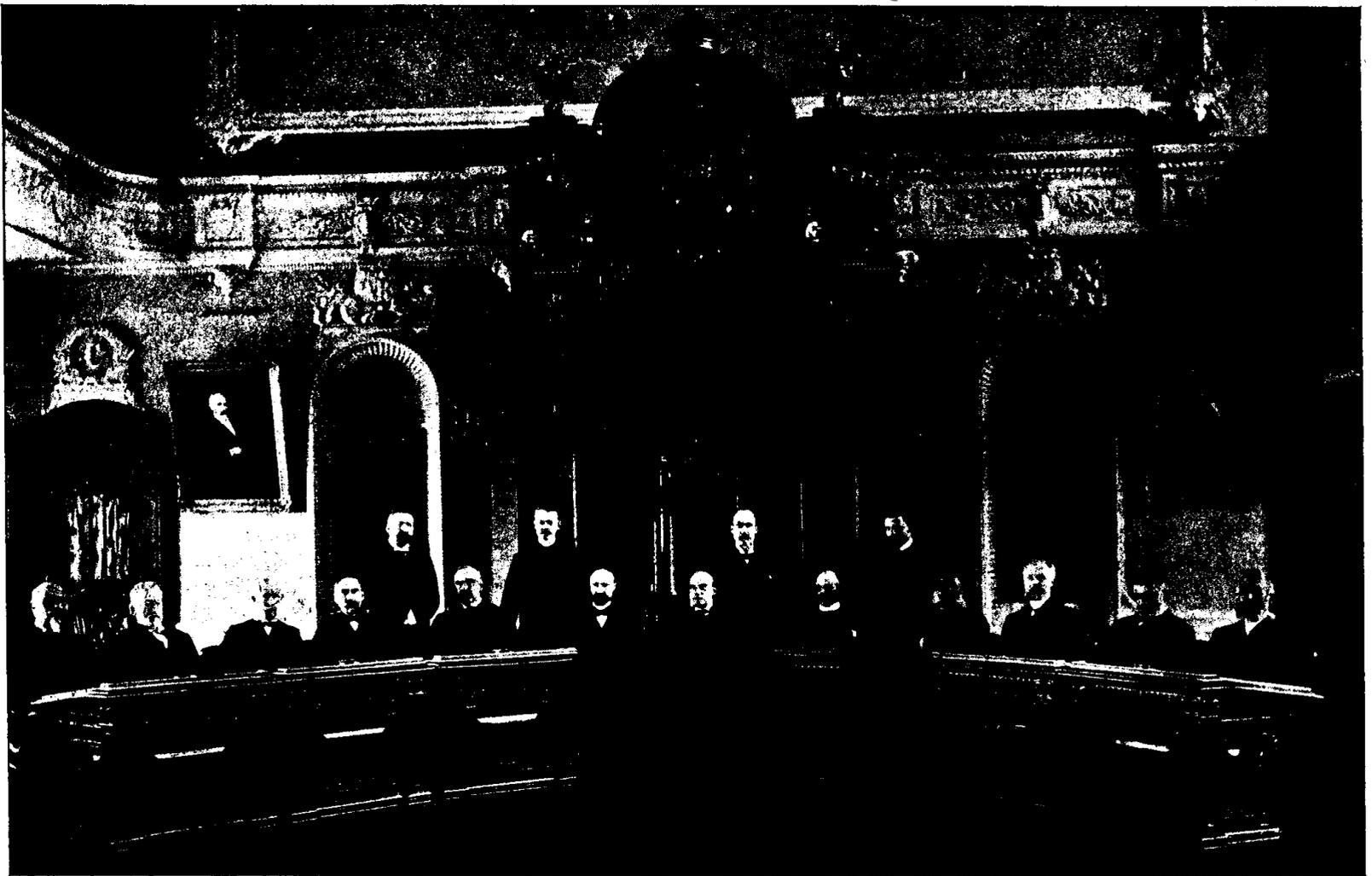
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. JULES CAMBON, ambassadeur français à Washington



Hon T. Coolidge Hon. J. Kasson Hon. J. Foster Hon. N. Dingley Hon. G. Gray Hon. C. Fairbanks Hon. M. Herschell Sir Laurier Sir Cartwright Sir Davies M J. Charlton Sir Winter  
M. C.-H. Butler M. C.-P. Anderson M. W.-C. Cartwright M. H. Bourassa, M P Photo. J.-E. Livernois, Québec

QUEBEC.—Portraits des membres de la Conférence Internationale

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 SEPTEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Rodolphe Brunet.—Bibliographie, par Grégoire.—Poésies : Sourire et grimace, par Antonio Pelletier.—Simple choses, par Jules Lanos.—L'histoire de ma vie, par J.-H. Berniakoff.—Entre eux, par Firmin Picard.—Quelques mots, par Firmin Picard.—La Minerve.—Poésie : Souhaits de bonheur, par S. Durantel.—A tire d'aile, par Fauvette.—Nos gravures, par Firmin Picard.—Poésie : Jean Fesse, par Patriote Fleuriste.—1837-38, par Josaphat Verner.—La Croix, par Dr J.-N. L.—La mode.—Deux mots du docteur, par Dr T. W.—Conseils pratiques.—Amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Correspondance, par Photographe.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Portrait de M. Jules Cambon, ambassadeur français.—Portraits des membres de la Conférence Internationale de Québec.—La reddition de Santiago : Le drapeau américain hissé sur le palais du gouverneur.—La femme du traître.—Portrait de M. l'abbé Beaubien.—Les rapides des Cascades.—Gravure de mode.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Quand, malgré soi, on a été forcé de subir une avalanche de sottises, des paroles incompréhensibles, un charabia infect, d'où que vint cette avalanche, avec quel soupir de soulagement on se retrouve dans un monde poli, comme on aspire à pleins poumons cette atmosphère d'exquise urbanité, de douce religion sans terrorisme comme sans bigoterie !

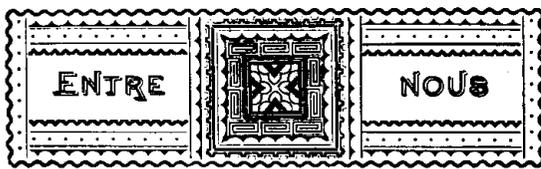
Voilà les délicieuses sensations que donne

## L'ORPHELINE,

ce roman chrétien, plein de charme, d'un style si pur sans prétention, que nous commencerons dans notre prochain numéro. Ce roman, écrit par Mme la Baronne de Broiard, tout en étant palpitant d'intérêt, est irréprochable et peut être mis entre toutes les mains.

C'est l'histoire d'une fille restée orpheline. Elle épouse un protestant qu'elle convertit et qui meurt, la laissant toute jeune encore, de nouveau seule. La famille de son mari la fait souffrir autant qu'on peut faire souffrir une personne douce, pieuse, sensible, mais — voyez l'action de la Providence : — cette famille est si touchée de tant de douceur, d'abnégation, qu'elle se convertit tout entière.

Avec quel bonheur nous recommandons ce feuilleton à nos aimables lectrices, à nos chers lecteurs qui s'y attacheront : car ils ont du cœur !



Les souverains ont parfois des idées : et la preuve en est que l'empereur de toutes les Russies vient d'en avoir une.

Cet excellent Nicolas, pris de pitié pour les peuples qui gémissent sous le fardeau des grandes armées permanentes, a fait venir un beau matin, dans son cabinet, son ministre des affaires étrangères, le comte Mouravieff, et lui tint à peu près ce langage : — Mouravieff, ce siècle ne peut finir sans que la sainte Russie, dont je suis le chef, ne fasse quelque chose de grand, de très grand, d'impossible...

—Impossible n'est pas russe, Majesté.

—Ah ! il me semble que quelqu'un a déjà dit que ce mot n'était pas français, ... un nommé Napoléon, je crois.

—Il est mort, Sire.

—C'est vrai, n'en parlons plus. Mouravieff, que dirais-tu d'un désarmement général en Europe ?

—Dame ! Sire, la question est grave. Que toutes les nations désarment, c'est très bien, mais la Russie, la Sainte Russie !

—La Russie désarmerait aussi.

—Sire, je ne comprends pas.

—La Russie désarmerait, mais n'ai-je pas la Sibérie qui ne se trouve pas en Europe, et que j'armerais jusqu'aux dents ?

—Je comprends, Sire, vous êtes grand comme le monde.

—Je le savais. Prends du papier et une plume, écris une note bien sentie et envoie-la à tous les diplomates étrangers.

Et Mouravieff pondit la note suivante :

Le maintien de la paix générale et la réduction possible des armements excessifs qui pèsent si lourdement sur toutes les nations se présentent au monde comme l'idéal vers lequel tous les efforts des gouvernements devraient tendre. Les idées humanitaires et magnanimes de Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, tendent à cette fin, convaincu qu'il est, de travailler dans l'intérêt de toutes les puissances.

C'est par une discussion internationale des questions intéressant tous les peuples que l'on obtiendra une paix durable et une réduction des armements.

Le commerce se trouve enrayé, les forces intellectuelles et physiques des nations, le capital et le travail, deviennent improductives, grâce à ces armements à outrance qui détournent l'application naturelle de toutes les énergies. Des centaines de millions sont dépensés pour l'acquisition des terribles engins de guerre regardés comme le dernier mot de la science, mais qui seront demain sans valeur, grâce à de nouvelles découvertes.

Plus ils s'arment, moins les gouvernements remplissent leur mission. Le peuple se trouve écrasé sous l'impôt nécessité par les armements à outrance.

Il est évident que dans l'état où en sont les choses, qu'un cataclysme éclatera, si un changement ne se produit pas. Ce sont les horreurs de ce cataclysme effroyable qu'il faut éviter. Il est donc du devoir suprême de toutes les nations de mettre fin aux armements.

C'est dans cette idée, dit le comte Mouravieff, que Sa Majesté m'a ordonné de proposer à tous les gouvernements dont les représentants sont accrédités à la cour impériale, la réunion d'une conférence qui s'occupera de ce grave problème.

Cette conférence sera, avec la grâce de Dieu, un heureux présage pour le siècle qui va s'ouvrir.

La note est rédigée en termes excellents ; tout ce qu'elle contient est vrai ; chacune des idées exprimées est juste, mais le désarmement est-il possible ?

Ce n'est pas la première fois que l'on agite cette question, car elle a été discutée en 1862, par le parlement anglais et la demande d'une conférence, du même genre que celle proposée par le tzar, a été repoussée, et c'est alors que lord Palmerston, appelé à se prononcer dit qu'une convention de cette nature était impossible. "D'abord, dit-il, aucune puissance ne laissera restreindre sa liberté, et ensuite, en supposant même que le traité soit consenti, il faudra placer naturellement des officiers chargés d'en surveil-

ler l'exécution. Il en résultera des froissements, et ces froissements amèneront... la guerre".

En 1866, on en reparla encore, mais sans plus de succès. Il en sera sans doute de même cette fois-ci, mais ce qu'il y a de remarquable, en ce moment, c'est que c'est vers la France que toutes les nations tournent les yeux à ce sujet.

De Blowitz, le correspondant du *Times* de Londres à Paris, dit qu'il est impossible que la France ait été consultée, parce que sa sanction n'aurait pu et ne sera donnée que le jour où l'Alsace-Lorraine cessera d'appartenir à l'Allemagne. Or, celle-ci n'y consentira jamais de bon gré.

La France, ajoute le correspondant du grand journal anglais, est aujourd'hui la nation la plus puissante du continent. Les nouveaux canons sont supérieurs à tous ceux qui ont été inventés jusqu'à présent, et ce canon va être adopté dans toute l'artillerie. Or, le Tzar n'est pas sans savoir cela. C'est le moment le moins propice pour le désarmement. Pour la France en particulier, ce serait tuer l'enthousiasme du moment, retarder le progrès et paralyser les efforts de la nation.

Bref, personne ne désarmera.

\*.\* Le moment approche où Jean-Baptiste, John Bull, Pat et autres citoyens du Canada devront déposer dans le vase *ad hoc*, leur vote pour ou contre la prohibition de la fabrication, de l'importation et de la vente des liquides fermentés ou distillés.

Je vous ai déjà parlé de cette affaire, mais comme la représentation du dernier acte de cette comédie approche et que c'est au public à en écrire la fin, il est bon d'en dire encore quelques mots.

Il me semble que quel que soit le résultat du vote, on ne sera pas exactement fixé sur l'opinion du pays tout entier, à cause du grand nombre d'abstentions qui auront certainement lieu et c'est pourquoi, il eût été plus sage, à mon humble avis, de dire au public : On va voter la question de prohibition ; ceux qui sont en faveur d'une mesure de ce genre sont priés de donner leur vote ; quant aux autres, étant donné que l'usage des spiritueux a existé de tout temps, en ce pays, depuis l'arrivée de Jacques Cartier, de biberonne mémoire, leur abstention sera considérée comme une réprobation de la prohibition.

Le travail eût été singulièrement simplifié, les trois quarts au moins des électeurs seraient restés chez eux et les prohibitionnistes se seraient amusés à voter à leur aise.

De plus, comme ce sont ces derniers qui ont demandé ce plébiscite, on aurait exigé de chacun d'eux le paiement d'une somme minime, dix cents, par exemple, afin de subvenir aux frais de cette aventure.

Mais, voilà, on ne nous a pas consulté.

\*.\* Je viens de tenir dans mes mains, pendant quelques heures, le dernier-né de la littérature canadienne.

C'est un singulier enfant que ce fils de Jean-Baptiste. C'est un type étrange que ce jeune Canadien. On en rencontre rarement de ce genre.

Tout d'abord, en lisant en tête de la couverture du livre : "Dr Choquette," je me suis dit que, puisque l'auteur signait un livre en sa qualité de médecin, l'ouvrage devait traiter un sujet médical quelconque. Il n'en est absolument rien.

Le titre lui-même est trompeur, car en voyant en grosses lettres : *Les Ribauds*, l'idée de ribauds et ribaudes nous vient naturellement à l'esprit et l'on se dit, plus naturellement encore, que l'imprimeur a oublié l's nécessaire. Ce n'est pas du tout cela non plus.

Plus bas encore, on lit avec étonnement cette sorte de sous-titre : *Une Idylle de 1837*.

Diable ! cela s'annonce mal ; 1837, triste époque qui évoque de lamentable souvenirs, une révolution manquée, vivement étouffée. Somme toute, un succès pour les Anglais.

J'ouvre le livre et l'auteur me met en présence d'un brave médecin, doué de toutes les qualités et fils d'un soldat français tué à Waterloo.

Waterloo ! pourquoi ce nom qui rappelle encore une victoire dont s'enorgueillissent, un peu trop peut-être, les fils d'Albion, car sans l'arrivée de Blücher et de Bulow, les choses auraient tourné autrement. En somme, second succès pour les Anglais, quand il eût été si facile pour l'écrivain de tuer le père de son docteur à Austerlitz ou à Iéna.

Quelques pages plus loin, on voit le fils du docteur entrer à l'auberge de la "Huronne," où ses amis l'attendent, et demander une demi-bouteille de *petit bleu*. Du petit bleu, à Chambly, à l'auberge de la Huronne, en 1837 !

Des Anglais se trouvent dans une salle voisine, les jeunes Canadiens se disputent avec eux et un duel s'ensuit entre Gabriel, fils du docteur, et un lieutenant anglais. Gabriel est tué. Troisième succès anglais, mais on fait courir le bruit que Gabriel s'est tué à la chasse.

On va vite chez Ribaud, car voici Madeleine, sœur de Gabriel, qui voit et rencontre un capitaine anglais et la voilà qui nous raconte ses impressions dans son journal secret. Elle y parle seule, comme la Marguerite de Faust :

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,  
Si c'est un grand seigneur et comment il se nomme !

Elle ne continue pas en chantant *la chanson du roi de Thulé*, et c'est grand dommage. Elle se contente d'aimer tout de suite, après l'avoir vu trois fois, son capitaine tout de rouge habillé. Quatrième succès anglais.

Et comme elle s'exprime avec grâce, cette douce Madeleine :

"Percival Smith... Percival... Smith... Per... ci... val... Smith.

"Moi, je l'appellerai : Percy, tout court... plus tard. Des noms, ça s'abrège... Peut-être qu'il m'appellera Madelon, lui..."

Ça, c'est l'idylle, mais elle n'en dit rien à son papa, son excellente éducation ne lui permettant pas, à cette jeune fille, de consulter son père. Le docteur s'aperçoit cependant de la chose, il entre dans une colère bleue :

"Je rêve, dit-il, de le tuer, de l'empoisonner, LUI, pour en arracher du cœur de ma fille, jusqu'à son nom. Je regarde mes poisons, je les mesure de l'œil, je les secoue dans leurs flacons... il faut si peu d'acide prussique, si peu d'arsenic, et je juge la quantité nécessaire. Je la marque du doigt sur le verre de la bouteille... Il en faudrait si peu... si peu... et ce serait si facile quand je vais au Fort... s'il était malade, une bonne fois."

C'est un fils de soldat qui pense et parle ainsi : tout commentaire est inutile.

Madeleine aime donc son capitaine et la petite-fille du grenadier tombé à Waterloo a des notions si vagues sur l'honneur militaire que, la veille d'une rencontre, que l'on sait certaine, elle demande à son Percy, au soldat, de ne pas se battre le lendemain.

Le capitaine se fait tirer l'oreille, mais enfin, il promet.

C'est décidément un drôle de couple, lui est digne d'elle.

Percival Smith se fait remplacer par un de ses amis qui est tué par le docteur et son domestique François embusqués près de la route, et ceux-ci rentrent chez eux, très satisfaits et convaincus d'avoir occis le capitaine.

Madeleine, à cette nouvelle, s'évanouit, délire, tombe en une foule de syncopes et va se coucher, bien malade. Au bout de quelques jours même, on perd tout espoir de la sauver. Mais le docteur apprend bientôt que le capitaine n'a pas été tué, grâce à sa courageuse conduite, et va se jeter à ses pieds pour le supplier d'épouser sa fille.

Cinquième et dernière victoire de l'Anglais.

Le capitaine daigne accorder sa main et la noce a lieu.

Eh bien, vrai ! c'est une famille qui n'a pas de chance, que la famille Ribaud ! Et il est bien heureux qu'elle ait disparu.

Telle est l'idylle de 1837.

Quant au style, d'autres l'ont déjà jugé.

L'intention du Dr Choquette était excellente, à coup sûr, mais je suis d'avis — je puis me tromper — qu'il ne l'a pas tout à fait mise à exécution.

*John Sadron*

## BIBLIOGRAPHIE

Chaque année, au retour de la belle saison, lorsque, comme dit le poète, *tout renait à l'espérance, que le soleil revient plus doux, que la nature est reverdie, que l'hirondelle est de retour*, le citadin montréalais, qui peut se donner des loisirs et se permettre de temps à autre une promenade, se hâte de sortir de la grande ville poussiéreuse pour prendre un bain d'air pur dans les campagnes environnantes.

Les horizons intéressants, les routes pittoresques, les chemins bien carrossables, les tramways électriques ne lui manquent point : il n'a que l'embaras du choix.

Au nombre des localités rurales qui attirent ainsi le promeneur de Ville-Marie ou le touriste étranger, se trouve au premier rang la paroisse historique du Sault-au-Récollet, située sur les bords de la Rivière-des-Prairies. De toutes les contrées canadiennes, aucune, mieux que celle-ci, ne fait songer aux belles campagnes de la France, et l'on s'y croirait parfois en pleine Touraine, sur les rives de la Loire.

Quel plaisir de voyager sur cette large route macadamisée qui longe la rivière, à l'ombre de nombreux et grands ormes !



Photo Laprés & Lavergne

M. L'ABBÉ BEAUBIEN

Tout y intéresse, tout y excite le regard : sauts et rapides ; îles boisées ; villas, chalets aux formes et aux couleurs variées ; monuments monastiques des Dames du Sacré-Cœur et des Pères Jésuites ; Ecole de Sainte-Sophie ; Ecole des Frères de Saint-Gabriel ; hospice Saint-Janvier, maison curiale, temple antique, vieux fort du dix-septième siècle...

Le monastère des Dames du Sacré-Cœur provoque surtout l'attention du touriste. C'est une vaste construction aux formes sévères et élégantes à la fois, rappelant l'architecture gothique des anciennes abbayes de l'Europe. D'un côté, en arrière, la rivière des Prairies baigne ses murs ; de l'autre, en avant, un riche et brillant parterre, ombragé de beaux arbres, sollicite le passant à contempler et à admirer.

Mais nous nous complaisons un peu trop peut-être dans la peinture des beautés naturelles ou artistiques

du Sault-au-Récollet, et nous tardons à parler du sujet qu'indique le titre de cet article.

Nous avons donc pris la plume pour informer les bienveillants lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ que notre littérature canadienne vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage ; nous voulons parler de l'histoire du Sault-au-Récollet, écrite par M. l'abbé Beaubien, curé de cette paroisse, et publiée récemment par la librairie Beauchemin de Montréal.

C'est une œuvre considérable, très documentée, de plus de 500 pages, qui se recommande à plus d'un titre.

Le livre s'ouvre par une très-bienveillante lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

L'impression en est parfaite sous tous rapports, et de jolies et nombreuses photogravures, distribuées avec goût, ne contribuent pas peu à exciter et à soutenir l'intérêt.

Mais, ce qui fait le principal attrait de ce livre, c'est le mérite littéraire.

Le style de l'auteur, toujours facile, clair, correct, revêt parfois, dans certaines parties narratives ou descriptives, une teinte poétique qui en double le charme.

Les sujets traités dans l'*Histoire du Sault-au-Récollet* sont des plus intéressants en eux-mêmes. Les chapitres en particulier qui ont trait à la première messe célébrée au Canada, à la mort si tragique du Récollet Viel, à l'institution de notre fête nationale la Saint-Jean-Baptiste, à Notre-Dame-des-Neiges et à Notre-Dame de la Nouvelle-Lorette, au noviciat des Pères Jésuites, au pensionnat du Sacré-Cœur, au séjour dans la paroisse du grand évêque Bourget, de sainte mémoire, au distingué prélat Vinet, ces chapitres, disons-nous, sont tous marqués au coin d'un vif intérêt.

Nous félicitons donc sincèrement M. l'abbé Beaubien de l'heureuse inspiration qu'il a eue d'écrire l'histoire de sa paroisse et du succès réel qui a couronné ce long labeur. Ce n'est pas, en effet, pour un curé dévoué avant tout aux intérêts de ses paroissiens, un travail léger que de recueillir et de rédiger les matériaux d'une histoire sérieuse et solide comme celle-ci.

En écrivant cette note laudative, il nous vient une pensée qui nous semble juste : c'est que, au Canada comme en France, les membres du clergé brillent par le nombre et le succès parmi les ouvriers littéraires, surtout dans le genre historique. Les Sagard, les Charlevoix, les Faillon, les Ferland, les Laverdière, les Casgrain, les Tanguay, les Rousseau, les Gosselin, les Daniel, les Desmatures, et plusieurs autres dont les noms nous échappent dans le moment, sont là comme preuve de notre assertion.

Un double vœu en finissant.

Nous espérons que M. l'abbé Beaubien ne laissera pas reposer longtemps sa plume vaillante, et qu'il nous gratifiera bientôt d'un nouveau travail littéraire. Nous espérons aussi que son bon exemple engagera d'autres plumes cléricales ou laïques à marcher sur ses traces.

Il y a sans doute dans nos archives paroissiales bien de belles et saintes choses dont la révélation ne pourrait qu'intéresser et édifier.

GRÉGOIRE.

P.S.—Nous croyons devoir ajouter que M. J.-B. Lagacé, qui a exécuté les photogravures de l'*Histoire du Sault*, ne doit pas en être à son premier essai : évidemment ce travail si artistement fait révèle un talent exercé.—G...

## SOURIRE ET GRIMACE

A mon bon ami Eméri Beaulieu.

Quand on est jeune on ne voit que bonheur :  
Voilà le sourire.  
Et la vie est pour plus tard sans douleur.  
Alors on désire...

L'avenir vient : tout change et disparaît :  
Voilà la grimace.  
De roses, point ; travail, peine, méfait,  
Viennent à la place.

ANTONIO PELLETIER.

## SIMPLES CHOSES

ECORNIFLEURS

*Les blés poussent dans les guérets.  
Sur les coteaux, les vins surets  
Courbent déjà la branche.  
Allons que je retranche,  
A l'arbre son gormand,  
Son ivraie au froment !*

*Nous aurons du pain plein la huche,  
Du cidre et du vin plein la cruche :  
Nous reviendrons le soir  
Un peu gris du pressoir.  
Un couteau ! que j'émonde  
Le parasite immonde.*

*C'est un signe de renouveau :  
Hier notre vache eut un veau,  
Et j'aurai de la crème  
Et du lait chaud que j'aime.  
Qu'on m'apporte des choux  
Pour la vache aux yeux doux !*

*Les délectables omelettes  
Les savoureuses galettes !  
Vingt poussins sont éclos  
Qui s'en vont dans le clos.  
Afin que je les gorge  
Qu'on m'apporte de l'orge !*

*Notre chienne à quatre petits  
Tous mal léchés et mal bâtis  
Qui ne font rien qui vaille  
Ou dorment dans la paille  
Le dos en peloton :  
Qu'on m'apporte un bâton !*

*Et des chats ! nous en avons treize  
Qui ronflent autour de la braise  
Ou mènent leur sabbats  
Sur les toits, quand en bas  
Les souris font bamboche.  
Qu'on m'apporte une poche !*



## L'HISTOIRE DE MA VIE

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RUSSE

I

"Ernst ist das Leben"  
SHILLER.

Que tu es bizarre, vie humaine !

Que tu es lourde, croix de femme, — la mienne en particulier !

La force physique ne vous suffit pas parfois, à ne pas vous courber sous son poids, comme la résignation ne peut vous empêcher à ne pas vous plaindre.

Et comment expliquer ces lois qui dirigent notre vie ?

Là, une vie radieuse, gaie et belle, comme une journée ensoleillée de printemps, riante depuis le matin jusqu'au soir. Sans être courte, elle passe vite sans presque qu'on s'en aperçoive. Ce qui, tout au plus, vient parfois déranger l'heureuse harmonie ou amoindrir son charme, c'est un petit nuage vagabond, arrivé on ne sait d'où pour s'en aller, on ne sait vers quel point ; un petit vent capricieux, hôte du hasard, qui, son baiser léger donné, disparaît en zigzag, le nomade incorrigible, pour se perdre, finalement, dans le gouffre du néant.

Et la journée ne reste pas moins belle pour cela !...

Là, au contraire, à côté, une vie triste, lugubre comme une longue nuit d'automne. Pas une étoile dans le ciel, pas une lumière sur la terre. Des nuages noirs, serrés, sont suspendus sur votre tête, menaçant de vous écraser d'un moment à l'autre. Un vent terrible, un vent éperdu, soufflant avec furie, vous, ette à droite et à gauche, tantôt frappant le dos, tantôt brûlant le visage. Il est votre unique compagnon qui, cruel, ne vous lâche pas d'un pas. Derrière vous, ce sont des tombes : un cimetière semé de vœux sacrés, d'idées fières, de sacrifices, de soupirs, de larmes !

Autour de vous, un vaste labyrinthe, des ténèbres abrutissantes, insondables, indéfinies...

Et là, là surtout, dans l'avenir, une colonne immense, gigantesque, dont l'image vous terrifie, vous domine, vous écrase.

C'est l'incertitude !...

Glaciale et muette, elle apparaît à vos yeux effarés puissante et cruelle, vous posant ces problèmes, énigme pour le reste de votre existence : "Que va-t-il arriver ? ?"

Et une voix mystérieuse, s'élevant du fond du cœur vous répond : "Qui sait, ô vie ? Qui peut te lire, ô sphinx éternel ! !"

Et cette vie cependant n'en reste pas moins une vie pour cela ! Mais comment la conter aux autres ? Comment ? On sait si peu lire dans son propre cœur ; nous voulons si rarement divulguer avec franchise la nudité du caché dans le fond de notre "ego ;" on est si imparfaitement fait, peut-être, pour être son propre juge !...

Prenons ma vie à moi.

Comment la conter au monde ? Je tâcherai néanmoins de le faire. Je promets d'y mettre de la bonne volonté et, beau ou laid, mon récit sera celui de la vérité sur une vie humaine, courte et longue, gaie et triste, innocente et honteuse, — le récit de ma vie, enfin !...

II

Il n'y a point d'existence plus douloureuse que celle qui ne connaît pas le souvenir d'une mère.

Tel est mon cas. Ma mère, en me donnant la vie perdit la sienne. Mon père, un aristocrate de l'intelligence, n'avait pour but de sa vie que l'indication à sa nation, avec la fierté d'un aigle, de l'idéal pur d'une race naissance, dans un langage olympien. Mais les ténèbres de l'autocratie craignent la lumière de la vérité. La force prime le droit, et la vie noble de mon digne père fut arrêtée dans son cours naturel. Une course forcée et fautive lui avait été imposée par la volonté du hasard, ce maître omnipotent, peut-être, des destinées de l'homme. (\*)

Le souvenir de mon père !

S'il ne devait forcément me reconstituer bien d'autres souvenirs étroitement liés à lui, j'aurais celui d'un doux paradis terrestre. Je parle du temps qui précéda notre séparation brutale.

J'avais cinq ans.

Au milieu d'une vaste chambre dont le principal ameublement consistait en armoires remplies de livres, se trouvait une immense table, couverte d'un tapis vert. Sur la table, une foule de livres, des brochures, des cahiers, des papiers et des paperasses, ici dans un ordre parfait, là dans un désordre non moins parfait. Autour de la table, par terre, encore des livres, journaux et papiers. Devant la table, dans un fauteuil immense, se tenait le doux maître de la demeure modeste, absorbé par son travail, produisant sans cesse, vaillant, infatigable.

Chaque fois que je pouvais échapper à la surveillance de ma grand'mère maternelle, que je prenais à cette époque pour ma maman, je sacrifiais amusements et jouets pour partager la compagnie de mon père. Rarement il s'apercevait de ma présence. Je savais à mon tour faire ma visite peu démonstrative. Blottie dans un coin le moins en vue possible, je l'observais, et ceci me satisfaisait entièrement.

Lorsqu'il me découvrait, parfois, il interrompait ses travaux sans regret.

— Ah ! Te voilà, bel ange ! Et comment va ? Et ta santé ? Et tes amies, les poupées !

Une pluie de caresses suivait ordinairement ces paroles et je m'en allais radieuse, transportée dans les cieux.

Mon père ne recevait guère d'autres visites que les miennes et, souvent je me demande : comment ma vie se serait-elle arrangée si rien n'était venu couper cette existence, calme, douce et inoffensive ?...

J'avais huit ans quand mon pauvre père fut mis en prison.

Au commencement, on parvenait à me tromper sur

(\*) Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ses citations. N. de la R.

les causes de son absence subite : mais, devinant par instinct que quelque malheur était arrivé, je devenais méfiante pour mon entourage. Me cachant adroitement, je sus tout peu de temps après.

— J'irai avec toi, grand'mère, visiter papa dans sa prison, lui dis-je un matin, la voyant se préparer à partir et la surprenant ainsi extrêmement.

— Quoi ! En prison ! De quelle prison parles-tu ?

Elle essaya vainement de me détourner de ma décision, bouleversée, inquiète, ne sachant que faire.

III

Notre entrevue ne fut que d'une courte durée. J'eus grand-peine à reconnaître mon père. Plus tard, j'appris qu'on le soumettait à des tortures physiques dans cette prison et, le matin même de ma visite, il se trouvait entre les mains de ses bourreaux.

— Sois bonne, me disait-il sans cesse, d'une voix faible, étouffée, me serrant du reste de ses forces sur sa poitrine.

Je le lui promis.

En le quittant, il me semblait l'enmener avec moi et, en effet, je ne me sentis séparée de lui qu'à partir du jour où je le vis monter sur l'échafaud.

Personne ne se doutait de ma présence dans le public accouru pour s'offrir un spectacle rare et gratuit.

Revenue à moi après une longue maladie qui s'ensuivit, je refusai de croire ma grand'mère qui me disait que mon père n'avait pas été exécuté, mais seulement transporté en Sibérie. Plus tard encore, recevant de ses nouvelles, la chose me semblait invraisemblable.

Ne l'avais-je pas vu monter les marches de l'échafaud ?

Parfois, pourtant, je me plaisais à croire ma grand'mère.

Il m'aurait été si doux de la croire !...

C'est alors que je donnai libre cours à mon imagination. Que de projets roses, gais, mon cerveau enfantait à ces occasions ! Que de rêves doux envahissaient mon être ! Pour mieux dire, que de tours, que de châteaux en Espagne, je voyais défiler devant mes yeux ravis et trompés !

Mon imagination me jouait alors. Ensuite, je replongeais dans l'abîme du désespoir, toujours plus profond et plus sinistre.

Mais, hélas ! Ce ne sont là que des hallucinations, des utopies, finissais-je par me dire ! Il est mort, bien mort — mort sur l'échafaud, mon pauvre père, mort en martyr !

Le désir de connaître les causes qui avaient amené sa condamnation, remplissait ordinairement mes rêveries. La vérité, que je parvenais à extraire dans le chaos des explications ténébreuses qu'on me donnait dans mon entourage immédiat, liées parfois aux quelques idées vagues que je construisais d'une foule de mots isolés que j'entendais échapper autrefois dans des conversations de mon père avec ses amis, durant les visites rares, m'aidait à éclaircir, point par point, le cas de mon père.

Donc, devenu indispensable pour mon être moral, le travail cérébral souvent me paraissait au-dessus de mes forces. Il m'absorbait. Je commençais à avoir mes propres idées, à vivre dans un royaume conquis ou créé par mes propres efforts.

"Comment un homme peut-il régner sur des hommes ?" n'abandonnait point mon cerveau enfantin. "Et ce que mon cher père voulait, c'était le bonheur du peuple ? Il souffre donc ce peuple ?"

A son tour, ma passion pour ce peuple grandissait, me semblait-il, pour ce peuple qui contenait en lui la personne de mon père à laquelle, seule, j'avais droit.

C'était en somme, encore des rêves, encore une voie soi-disant ouverte vers le salut !...

IV

Bientôt, l'impossibilité pour ma grand'mère, à cause de l'insuffisance des ressources, de vivre en ville et de continuer mon éducation, nous força d'aller habiter la campagne — le pays natal de mon père, qui était fils d'un prêtre de village. (\*) Mes vœux de me trouver

(\*) On sait que la Russie n'observe pas la religion catholique.

avec ce peuple furent donc exaucés. Je fus heureuse.

Nous étions installés dans la maison où mon père naquit. Le prêtre, le nouveau propriétaire de la maison, était mon oncle et il nous donna tout pour rendre notre vie passable. L'accueil fraternel de la population, humble et bonne, fit le reste.

Je me sentis renaître dans cette atmosphère nouvelle. Outre les membres de ma nouvelle famille, les habitants ne manquaient jamais l'occasion de me parler de mon père, de pleurer devant moi son malheur.

C'est en les écoutant, seulement, que je crus qu'il n'était pas mort.

Mon bonheur fut sans borne. J'avais retrouvé mon père ; car une fois vivant, il me reviendrait tôt ou tard. L'espoir enraciné, depuis, dans mon cœur était mon précieux et unique trésor. Bientôt j'appris qu'un autre trésor m'était réservé dans la modeste campagne. C'était une tombe — la tombe de ma mère. Le village alors, était devenu pour moi le monde.

Je passais, parfois, des journées entières dans l'humble cimetière, sur cette tombe qui devint mon sanctuaire. Fréquenter l'église chaque jour aux heures non consacrées aux services, devint une autre passion pour moi. Je m'arrangeai souvent pour y rester seule pendant des heures entières ; le sacristain me laissait faire.

L'unique tableau de l'église, représentant le Christ sur le Calvaire, don d'un grand seigneur du voisinage, m'attira dès mon arrivée au village. C'est là, agenouillée, que je me tenais la plupart du temps, méditant sur bien des choses, sur mon sort amer — sur celui de mon père surtout.

— Qu'il lui ressemble, me disais je une fois, après une longue contemplation de l'image sainte !

Et voilà que je voyais mon père monter sur l'échafaud, calme, digne, muet, avec une légère expression de souffrance dans son visage.

Il a l'air de me regarder. Il ouvre la bouche. C'est pour me parler, pour me dire son dernier mot.

— Oh ! Père, m'écriai-je, ne meurs pas !

Effrayée par l'écho de ma voix, je quittai immédiatement l'église.

Une autre fois, c'était après l'angélus ; tourmentée par un besoin impérieux de rester seule, dans la compagnie de l'image, ou plutôt dans celle de mon père, je me blottis dans un coin obscur de l'église, afin de ne pas être découverte par le sacristain, m'y laissant enfermer pour la nuit.

Il m'est impossible de reconstruire dans ma mémoire tous les détails de mon existence durant cette nuit : j'y ai vécu toute une vie !...

Ce qui est resté ineffaçable de ma mémoire est ceci : Plus je fixais l'image du Sauveur, éclairé par une lumière faible, triste, plus il me semblait revoir mon père. Je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire qui allait arriver. Je faisais de temps à autre des mouvements, me traînant sur les genoux pour me rapprocher du tableau. Je levais involontairement les yeux sur l'image du Christ. Il me regardait. En même temps j'entendis distinctement une voix sonore, fraîche, belle, prononcer ces paroles : " Pardonne ! Aime ! Prie !... "

Je tressaillis... la voix était celle de mon père !...

Je le voyais ensuite devant moi, vivant, souriant quoique triste, les bras levés, tendus vers moi, m'appelant sur son sein...

... Longtemps après minuit, après m'avoir vainement cherchée au cimetière, chez les habitants où j'avais coutume d'aller, on me découvrit finalement à l'église, profondément endormie par terre, sous l'image du Sauveur.

Indisposée, je dus garder la chambre durant plusieurs jours. — C'est dans cette atmosphère saine et ces distractions pures que je me vis grandir, vivant d'espoir et d'utopies de toutes sortes.

Durant les vacances d'été, mon cousin, étudiant de a faculté de philologie de l'université de Saint-Petersbourg, consacrait tout son temps à mon éducation et à mon instruction négligées dans ce village perdu, me laissant ainsi chaque fois de quoi occuper mon cerveau jusqu'à l'année suivante.

Le travail intellectuel, bien que lourd à digérer dans les conditions isolées où je me trouvais, me plaisait, m'absorbait. D'année en année, mon cercle d'idées s'élargissait, s'éclaircissait.

J'avais quinze ans.

Je connaissais le peuple, je comprenais mon père et je déchiffrais ses inquisiteurs féroces. J'étais au courant de tous les détails concernant les habitants du nid, pauvres par excellence. La confiance de la paroisse m'était accordée aveuglément. Espérances, craintes, maux et vœux sacrés se détachaient devant moi en vraie forme de confession.

Un jour, on s'attendait à la visite du receveur des contributions rurales. Ceux qui n'étaient pas préparés à régler leur dette, se mouraient de chagrin et de peur.

Le jour fatal arriva. Le nouveau receveur se montra impitoyable. Des larmes remplissaient le village.

Voyant de ma fenêtre un rassemblement devant la maison d'une famille des plus pauvres du bourg, je m'y rendis à mon tour. La mère et sa nombreuse famille, des enfants en bas âge, imploraient à chaudes larmes le cruel receveur de ne pas les ruiner, de ne pas les condamner à une mort certaine par la famine. Mais son oreille était sourde à toutes leurs supplications déchirantes.

— C'est la loi ! C'est la loi ! répétait-il sans cesse. Tous, nous devons respecter la volonté du Tzar.

— Mais me priver de cette bête qui est notre nourricière, c'est me tuer avec mes malheureux enfants, supplia la mère.

— C'est la loi, ma bonne, c'est la loi !

— Tu n'emmèneras pas la vache appartenant à cette famille, m'écriai-je, voyant qu'il se disposait à le faire. — Quoi ! qui es-tu donc ? m'interpella-t-il, furieux, enragé, faisant un mouvement vers moi avec l'intention de me frapper.

— Non ! non ! crièrent des dizaines de voix, hommes et femmes, lui barrant le chemin, prenant des poses menaçantes. Tu ne la toucheras pas d'un doigt, la demoiselle, entends-tu ? lui disaient les braves.

— Mais vous vous révoltez contre la loi, reprit le fonctionnaire, assez effrayé lui-même des conséquences qui pourraient résulter d'un tel acte.

— Eh ! c'est bien toi et ta fameuse loi qui êtes les auteurs de ce que tu traites de révolte, lui criai-je au visage, hors de moi.

Voyant que la chose tournait au tragique, le receveur s'éloigna, laissant tomber de ses lèvres des menaces contre les villageois en révolte.

Trois jours plus tard, une sonnerie de clochettes, attribut obligatoire des voitures de poste, amenant des fonctionnaires de l'Etat, se fit entendre dans les rues du village.

Une commission spéciale arriva pour commencer l'enquête sur le cas de la révolte des paysans contre la loi du Tzar.

## V

Mon arrestation fut basée sur mes efforts pour soulever la population d'un village contre les lois du pays, soulèvement nettement défini par les faits ; sur la découverte dans mon domicile de livres et de brochures suspects ; sur des relations avec des gens mal intentionnés envers le gouvernement, ce qui résultait d'une correspondance avec mon cousin, trouvée en ma possession — faits qui, vu une tendance héréditaire, du côté paternel, pour le crime, me rendaient dangereuse pour la sûreté publique.

Il faut que j'avoue ceci : lors du premier interrogatoire de mon arrestation et, chaque fois que j'avais à répondre aux magistrats et aux juges, je m'efforçais de les exaspérer : quelque force mystérieuse me poussait à agir ainsi. Dès le début, l'importance de ma personne rehaussa ma valeur à mes propres yeux. L'enfant enfoui dans un village ignoré du monde, avait disparu, ayant cédé la place à la femme, à l'héroïne qui lutte avec le pouvoir autocrate du trône. Son nom serait inscrit sur les pages de l'histoire de son peuple et porterait à la postérité le souvenir de sa grandeur d'âme.

L'immortalité !...

Cela m'enivrait et, au lieu de me défendre, j'aggra-

vais les choses, tantôt par une réponse audacieuse, tantôt par un refus catégorique de répondre à qui que ce fût : ceci, quand je me trouvais en face des gardiens de la loi ; mais une fois rentrée dans ma cellule, abandonnée à mes pensées, l'image de mon père se dressait devant moi dans toute sa majesté, et le peuple avec son impuissance révoltante pour lequel il luttait, et la puissance terrible, monstrueuse de leur ennemi commun, et l'inégalité de la lutte ainsi que l'incertitude concernant le résultat final.

Mon amertume, alors, n'avait pas de bornes. Mon " ego " vraiment disparaissait, me semblait-il.

Un doute terrible envahissait mon être entier. A quoi bon tout cela ? La haine impuissante est inutile, la lutte inégale est ridicule, la guerre sans combat, impossible !...

Un cercle étroit d'une existence modeste avec une activité saine dans les limites d'un horizon rétréci, intime, n'est-ce pas tout ce qu'un être humain, ayant dans son cœur une réelle soif du beau et du grand, peut chercher à se créer ici-bas ?

A vrai dire, c'était là ma première lutte sérieuse avec moi-même et elle était au-dessus de mes forces. Dominée par elle, réduite à une perspective nulle, j'a dressai plus d'une fois intérieurement à mes juges désolés de mon attitude, cette exclamation sincère :

— Eh ! bien, guidez-moi, si vous le pouvez !

Une autre fois, c'était encore un appel sous une autre forme :

— Renoncez à vos extrémités, nous renoncerons aux nôtres !

En prenant le juste milieu, les uns et les autres, peut-être tomberons-nous sur la voie de la vérité...

Impuissante — honteuse surtout — à manifester le changement produit en moi, je languissais longuement et atrocement.

Finalement, cette tournure de mes réflexions se fit jour d'elle-même. On sait si peu masquer ce qui est réellement sincère !

Ce fait constaté par les autorités, leur attitude enragée se radoucit peu à peu à mon égard. C'est déjà un pas de rapprochement de leur part, me disais-je.

Les choses allaient donc prendre un cours nouveau ! La vie pour moi pouvait donc changer de face ! Quelque ordre d'en haut, sans doute ?...

Une réforme radicale dans le gouvernement, peut-être ? qui sait !

Le hasard voulut pourtant qu'une nouvelle charge grave vint s'ajouter à mon dossier.

## VI

Un beau matin, nous reçûmes l'ordre d'aller nous promener dans la cour de la prison. Il fallait obéir. Je m'attendais à quelque surprise. Assise sur un banc, impatiente, je vis brusquement apparaître un détenu politique, conduit par plusieurs geôliers. Le préfet de la police de la capitale suivit le groupe de près, accompagné de son adjutant et du directeur de la prison. Le visage du jeune détenu était couvert d'une pâleur de mort. Ne pouvant arracher de lui des aveux de sa propre culpabilité, ainsi que de quelques autres personnes qu'on soupçonnait avoir été en rapport avec lui on s'appretait à lui infliger une punition corporelle.

Dès que le projet infâme me fut connu, je saisis un revolver qui, par un hasard étrange, avait été oublié par un fonctionnaire quelconque, sur un banc, dans la cour.

Le préfet exprima le désir de nous voir approcher de la scène. Je ne demandais que cela.

— Déshabillez-le, dit-il aux geôliers. Apportez des verges !

Mon sang bouillonnait. J'attendais, j'hésitais.

— Faites éloigner la jeune fille, supplia le détenu.

— Tais-toi ! s'exclama le vieux général-préfet d'une voix de tonnerre. Nous n'avons pas le temps d'exécuter tes ordres.

— Excellence, lui dis-je, vous êtes un lâche !

Je tirai immédiatement sur lui.

Il était blessé, moi reconduite dans une des cellules destinées aux criminels dangereux. J'avais donc à répondre à l'accusation de tentative de meurtre sur la personne d'un fonctionnaire au moment de l'accomplissement de son devoir.

Les rigueurs de la surveillance, pourtant, n'augmentaient point pour moi. Je n'y comprenais rien. Mon cousin, et plusieurs de ses amis contre lesquels on n'avait pour toute accusation que des lettres compromettantes, étaient mes coaccusés.

Les interrogatoires et les confrontations avec mes coreligionnaires politiques, fréquents jusqu'alors dans l'unique but de nous fatiguer, furent interrompus pendant plusieurs semaines. Avant de les reprendre, la date de la reprise nous fut communiquée quelques jours d'avance.

C'était un fait contradictoire aux traditions de ces cours. On nous tendait un piège pour nous donner le temps de prendre une décision sur la conduite à suivre. Par ruse, on simula aussi, dans l'intervalle, une négligence dans notre surveillance, nous permettant ainsi de communiquer entre nous.

La salle de la chancellerie de sa Majesté l'Empereur même, où l'instruction des criminels politiques se conduisait alors, fut remplie plus qu'à l'ordinaire d'une foule de hauts dignitaires de la Couronne.

Je fus mandée la première devant la commission d'enquête. Un silence religieux régnait dans la salle. Cette audience revêtait une solennité inexplicable pour nous.

—J'ai une déclaration à faire, dis-je au président.

—Faites !

Et, dans un récit serré, soigneusement préparé pour le cas, je racontai ma vie, employant une grande partie de mon histoire à dépeindre le sort cruel de mon père, qui n'était coupable que d'avoir écrit des livres de génie, livres qu'on trouva en ma possession lors de ma captivité, ce fait constituant la principale accusation contre moi.

On me laissa dire.

Je fis ensuite le tableau fidèle de la visite du receveur des contributions à l'infortuné village, ne manquant pas à cette occasion de faire ressortir toute la mesquinerie, tout le cynisme, toute l'injustice criminelle du petit fonctionnaire de province, à l'intelligence médiocre, aux goûts grotesques et vils.

Après avoir achevé la revue des faits, je prononçai un long discours. J'étais, et sincère, et chaleureuse, et naturelle. Je pleurai en faisant pleurer les autres.

—Messieurs ! dis-je, en m'adressant partie aux juges enquêteurs, partie au public ; remplissez votre devoir envers le peuple avec plus de clairvoyance, et nous remplirons le nôtre avec moins de maladresse !

Mes nerfs ne tenaient plus. D'une voix déchirante, je m'écriai de nouveau :

—Messieurs ! Soyez des maîtres ! Guidez-nous ! Mais soyez éclairés par la lumière de la vérité, par les rayons de la justice !

Un des dignitaires présents à la scène, à la figure imposante, majestueuse, dont il m'avait été impossible de distinguer les traits vu mon état bouleversé, se leva à ce moment et quitta la salle, portant un mouchoir à ses yeux.

Plus tard, on m'assura que c'était l'empereur.

La séance fut suspendue ce jour-là, et la continuation du procès également. Nous attendions d'un jour à l'autre à être mandés de nouveau devant la commission d'enquête. Les rigueurs de la vie en prison diminuèrent encore.

Nous fûmes surpris, ahuris, un jour, quand une ordonnance de non-lieu fut rendue en notre faveur, embrassant tous les accusés.

Mon cousin et nos amis étaient en liberté.

Quelques jours plus tard, je fus acquittée par les jurés sur la soi-disant tentative de meurtre. Quand, pour plus de précautions, on méditait dans les sphères policières de me faire disparaître de la capitale, cherchant à décider les autorités à me faire transporter en Sibérie par ordre administratif, j'étais sur la route de Suisse. Quand la nouvelle de ma fuite fut apportée par tous les journaux du monde civilisé, je dormais à Genève ma cinquième nuit.

Un mois après, je m'embarquai à Liverpool pour l'Amérique. Après une traversée pénible qui me fit connaître toute la puissance de la mer, avec son immensité, sa grandeur et sa cruauté, je débarquai, par une après-midi d'automne avancée, dans le Nou-

veau-Monde — monde d'égalité des hommes et de liberté des peuples.

J'étais à New-York.

Déjà, à l'annonce de la terre, en l'apercevant surtout, je sentis mon cœur envahi de plus en plus par des sentiments pénibles, lourds, mystérieux. Durant la traversée, je me plaisais à construire des châteaux en Espagne, me berçant dans une série infinie de rêveries roses exclusivement en rapport avec l'avenir et ma vie utile à mes semblables — à mon père surtout...

Ce ciel qui, unique, à tous les regards, cette mer qui, seule, parle à votre cerveau, cette nature enfin qui, sans rivale, envahissent par leurs beautés votre cœur, parfois vous arrachent avec une force magique à la réalité, en vous aidant à apercevoir le sublime, parfois aussi vous bercent d'un mirage bien trompeur.

Rarement, durant la traversée, je retournai dans ma pensée en arrière, peut-être à cause de ces ténèbres, et j'aurais voulu voyager durant une éternité.

Mais une fois le Nouveau-Monde en vue, les rêves disparurent, cédant la place à la cruelle incertitude avec l'inquiétude qu'elle amène ordinairement.

Encore une terre, encore un monde ; encore, peut-être... je n'osais pas achever — encore de la misère, de l'injustice, le crime — qui sait ?...

Le passé se redressa dans mon imagination fiévreuse, me montrant toute sa série de tableaux lugubres, et la tombe de ma mère qui m'était si chère, et mon père qui était immortel pour moi, et mon peuple qui me paraissait né pour souffrir, et mon pays que j'envisageais comme un cimetière pour les vivants ou une seule tombe immense — tombe chère à mon cœur !

C'est dans cet état moral que je mis le pied sur le sol américain.



(Reproduction interdite)

## ENTRE EUX

Je me permettrai de faire remarquer au Nord, de Saint-Jérôme, ainsi qu'à *La Vérité*, qu'ils ne savent pas ce que signifie le mot CRITIQUE.

Je prie *La Vérité* d'observer qu'elle n'a absolument pas démontré l'impiété du MONDE ILLUSTRÉ : tout au plus a-t-elle réussi à faire constater l'immense orgueil qui l'anime elle-même.

*La Vérité*, n'ayant probablement jamais lu nos grands poètes français, ne peut, évidemment, savoir ce qu'est la poésie.

*La Vérité* commet une action vile et basse en s'attaquant à des jeunes personnes connaissant et aimant la religion — y compris NN. SS. les évêques.

*La Vérité*, et notre distingué collaborateur, M. G. Beaulieu, se trompent lorsqu'ils disent qu'il n'est pas fait de critique aux jeunes écrivains. Je suis bien forcé de dire ce qui restait entre eux et moi : je leur donne les avis les plus utiles, à mon humble connaissance, mais par lettres ; de là vient qu'il n'en paraît rien dans le journal. Ce qui me donne un travail énorme, ne me rapportant que le bonheur de chercher à me rendre utile. Les écrivains de *La Vérité* étaient-ils des génies dès le maillot ? Approchent-ils, même aujourd'hui, du génie ?

Les cassolettes de colophane, brûlée par les autres, sentent meilleur que les auges à assa-fœtida que l'on se balance soi-même sous le nez, à *La Vérité*.

*La Vérité* ne connaît point les différents genres dans le style ; elle n'en emploie qu'un : la rabâcherie.

N'allant jamais au théâtre, il m'est bien difficile de donner des comptes-rendus de ce qui s'y passe : personne au Canada — excepté à *La Vérité* — n'est assez... simple pour ne pas voir la différence de style entre les annonces de théâtres et ce que j'écris.

Quant aux annonces des pièces de théâtre (aux-

quelles annonces je n'ai rien à voir,) je prierai *La Vérité* de me dire pourquoi, à Rome, le Saint-Père Pie IX étant roi des Etats de l'Eglise, on avait les théâtres ? Je puis lui citer le *Politeama*, le théâtre *Capranica*, le théâtre *Argentina*, le théâtre *Apollo*. Ayant été nommé souvent de piquet à ces différents théâtres, mais n'aimant pas le théâtre par suite des avis de mes parents et de mes maîtres, je tâchais de trouver un autre caporal ou un autre sous-officier pour me remplacer.

Pourquoi des théâtres, dans la ville des papes ? Pourquoi y a-t-on joué la "Fille de Mme Angot" etc ?

Faites donc attention, MM., quand vous écrivez, et ne dites pas, avec mauvaise foi, des sottises pyramidales.

Le Saint Père était aussi pieux que vous, je crois ? Pour ce qui regarde la question ridicule au sujet du théâtre Royal, il m'est aussi impossible d'y répondre qu'il est impossible à *La Vérité* de nier son insigne mauvaise foi en cette question, son intention criminelle en tous ses articles suintant la rage, l'envie, la jalousie et, qui pis est, la volonté de calomnier.

*La Vérité* fait une citation d'un paragraphe où je parle de Paris, qui, s'il est le cœur de la France, en est aussi le ventre.

Tout enfant des écoles primaires du Canada a fort bien compris l'ironie du paragraphe et du ventre : seule, *La Vérité* n'y voit que des... fleurs !

Grand bien lui fasse !

Le Bon Dieu a toujours eu pitié des pauvres d'esprit, quoiqu'il haïsse la félonie de l'hyène.

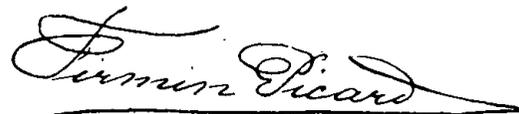
Le *Bard Rustique* répondant, me dispense de parler de lui.

Dès que l'espace le permettra, je répondrai à M. le directeur de *La Vérité* : il est poli, lui, au moins.

Il est consolant, pour un écrivain catholique, de constater l'union touchante qui existe entre *La Vérité* et *Le Réveil* : celui-ci publie, dans son numéro du 23 juillet, l'attaque déréglée de *La Vérité* du 30 juillet ; il publie, dans son numéro du 20 août, l'attaque insensée de *La Vérité* du 27 août.

Dis-moi qui tu hantes...

Ce fait nous venge mieux que ce que nous pourrions dire.



## QUELQUES MOTS

Nous donnons aujourd'hui une œuvre originale d'un littérateur russe, M. Béniakoff, de passage au Canada. Nous ne doutons nullement que cette peinture de mœurs russes ne plaise à nos aimables lectrices, à nos chers lecteurs.

Nous appelons l'attention de tous sur la jolie poésie de M. Ingres parue dans notre numéro du 10 ce mois. M. Ingres est un littérateur délicat ; son frère est le grand peintre français connu de tous ceux qui s'occupent d'art. Notre poète est professeur de littérature à l'Université McGill.

Enfin, nous prions nos lecteurs de remarquer que nous terminons nous-même l'interminable feuilleton : *Les Deux Gosses*, et nous espérons qu'ils ne nous en voudront pas si nous ne leur donnons plus l'argot de Paris que l'auteur lui-même comprenait à peine.

Nous commencerons L'ORPHELINE la semaine prochaine.—F. P.

## "LA MINERVE"

Nous souhaitons la bienvenue à *La Minerve*, qui a fait sa réapparition le 1er septembre courant.

Nous sommes convaincu qu'elle saura rester fidèle à son programme, qu'elle défendra l'Eglise et même et surtout nos évêques — ce que font, d'ailleurs, tous nos journaux français du Canada, à deux ou trois regrettables et insignifiantes exceptions près.

## SOUHAITS DE BONHEUR

A un petit Parisien qui a vu  
le jour à Montréal.

Bonjour, mignon bébé, gentille fleur éclose  
Au jardin de la vie ; ton berceau est bien loin  
Des rives de la Seine, et le Destin t'impose  
La loi de son caprice : on n'y échappe point.

Oh ! cher petit enfant, doux trésor blanc et rose,  
Je voudrais soulever légèrement le coin  
Du voile d'avenir qui sur ton front repose,  
Mais le Temps saura bien s'acquitter de ce soin...

Si j'avais le pouvoir des fées qui, autrefois,  
S'assemblaient en conseil aux naissances des rois,  
Je répandrais sur toi des dons de toutes sortes.

Hélas ! les bonnes fées sont depuis longtemps mortes !  
Et je ne puis, enfant, t'offrir que d'humbles vœux,  
Aussi, de tout mon cœur, je te dis : " Sois heureux ! "

S. DURANTEL.

## A TIRE D'AILE

Aimez-vous revenir dans une ville que vous avez  
jadis traversée, et ne vous est-il pas infiniment  
agréable de revoir, après cinq ou six ans d'absence, ses  
rues bruyantes, ou silencieuses, ses parcs ombreux,  
ses jardins enclos de murs, de treilles et d'espaliers,  
ses toits paisibles, et, dominant cet ensemble, les  
beaux clochers de ses églises ou de sa cathédrale  
entourés de l'incessant tourbillon des corneilles et  
des martinets ? Si oui, vous jugerez facilement de  
mon bonheur actuel ; je revis Toronto, la bien  
nommée : " Reine de l'Ouest, " après six ans d'ab-  
sence, et je la retrouve aussi belle, aussi calme qu'au-  
trefois. Les mêmes portes hospitalières, les mêmes  
visages bienveillants m'accueillent, de Rosedale à Park-  
dale, de Woodbine à Sunnyside ; je ne trouve nuls  
changements, et je puis même écouter les joyeuses  
chansons que j'y ai apprises à Notre-Dame des Anges,  
ces chansons que je chantais à cette heure insouciant  
ou la chute des feuilles ne me faisait songer qu'à la  
saison des fruits succulents et délicieux.

Actuellement, c'est l'Exposition, aussi une foule  
bruyante et étrangère remplit-elle la ville. Le par-  
cours de la rue King est vraiment réjouissant. Tout y  
est en mouvement pour recevoir une foule de visi-  
teurs. Toutes les maisons sont ornées de guirlandes  
de feuillages et de fleurs. Le soleil a brillé toute la  
journée, et ses derniers rayons illuminent encore le  
faîte des édifices de la grand place, ses grands toits  
et ses nombreuses tourelles.

Le terrain de l'Exposition est dans Parkdale, un des  
plus jolis faubourgs de Toronto ; je le nommerais  
volontiers la fille d'honneur de la Reine de l'Ouest,  
persuadée que je suis de le voir porter ce titre en toute  
dignité et conscience... Son paysage est enchanteur,  
sa situation ravissante sur les bords du lac Ontario, et  
on lui appliquerait volontiers ces vers de Martigné :

Dans un rayonnement rose comme une aurore,  
Que " le faubourg Parkdale " est beau  
Quand le soleil couchant, qui l'éclaire et le dore,  
Pare le ciel, la terre et l'eau.

Ceux qui n'y résident pas aiment à en garder le  
souvenir, et pendant que je crayonne ceci à votre  
intention, chères lectrices, ma compagne assise auprès  
de moi, un petit chevalier devant elle, est occupée à  
peindre notre résidence actuelle, que je vais aussi  
essayer de vous croquer du bout de ma plus fine  
plume. Suivez-moi bien, si le cœur vous en dit. Voici  
d'abord un sentier bordé de haies vives, au bout  
duquel se trouve une porte à claire-voie, fermée  
seulement au loquet.

La porte ouverte, nous entrons dans une grande  
prairie, bornée par un bois de sapins. Un sentier à  
peine tracé traverse cette prairie. Suivons-le et  
entrons dans un bois fort peu étendu. Il semble  
n'avoir été planté que pour préserver du vent du  
nord la maison et le parterre qui l'avoisinent.

Cette maison est si jolie, le jardin si beau, que vous  
en demeurez charmées ; asseyez-vous pour tout voir bien  
à votre aise. La maison est petite, mais bien bâtie en

brique de nuances variées. Les encadrements des  
portes et des fenêtres, faits de pierre blanche sculptée,  
l'ornent à merveille. Une svelte tourelle lui donne un  
petit air de manoir seigneurial. Du haut de cette  
tourelle, le paysage est ravissant, sans accidents de  
terrain, sans lointains horizons, mais verdoyant, frais  
et gracieux. Les bouleaux à la tige frêle et satinée,  
les peupliers argentés aux feuilles blanches et veloutées  
en dessous, toujours tremblantes, étendent leur ombre  
sur l'épais gazon et, à travers leurs branchages, on voit  
étinceler les eaux de l'Ontario reflétant les rayons du  
soleil. Ici, tout près, une chèvre blanche, attachée à  
un piquet, broute tranquillement, tandis que ses petits  
chevreaux, sautant et cabriolant, se poursuivent en  
jouant autour d'elle.

Que pensez-vous de l'endroit où j'ai bâti mon nid  
pour cette fois, chères lectrices ? Je n'éprouve qu'un  
regret, c'est de voir le temps s'y passer si vite. Ces  
beautés de la nature, des champs et du ciel, toujours  
jeunes, toujours vives, sont une leçon pourtant ; elles  
nous parlent d'immortalité ; nous passons, et la course  
qui nous emporte nous rappelle que nos chagrins pas-  
sent aussi, comme nos joies, comme notre rapide  
existence.

*Fauvette*

Toronto, août, 1898.

## NOS GRAVURES

M. JULES CAMBON

Nos lecteurs ont su que l'ambassadeur de France  
auprès de la République des Etats-Unis, avait passé  
par deux fois à Montréal. Nous donnons un très bon  
portrait de M. Cambon.

C'est l'ambassadeur de France qui a été choisi, par  
la reine-régente d'Espagne, pour poser les prélimi-  
naires de la paix entre cette puissance et les Etats-  
Unis. M. Cambon s'est acquitté de sa mission difficile  
avec un grand tact et complet succès.

M. Jules Cambon a été préfet du Nord (sorte de  
gouverneur) : c'est alors que nous l'avons connu, et  
que nous avons pu apprécier sa grande bonté, mais  
surtout la charité de son aimable compagne, Mme  
Cambon. Il fut ensuite préfet du Rhône, puis gou-  
verneur-général de l'Algérie pendant six ans, jusqu'à  
son élévation, en octobre 1897, au poste d'ambassa-  
deur à Washington.—F. P.

## LA FEMME DU TRAITRE

Elle est innocente du crime de son mari. Et cepen-  
dant, voyez comme l'opinion publique la place en de-  
hors de toutes les relations. Voyez de quels regards  
on la poursuit, elle et ses malheureux enfants, qui n'en  
peuvent mais. Il semble que la fatalité ait déjà im-  
primé son cachet sur les traits de la pauvre petite fille  
qui marche, là, à côté de sa mère. Quoique jeune en-  
core, elle sent déjà d'instinct le mépris de tous l'acca-  
bler impitoyablement.

Pauvres, où trouveront-ils encore du pain ?

Et triste à l'excès, isolée au milieu de tous, l'infor-  
tunée marche droit devant elle, fuyant aussi loin  
qu'elle pourra une terre où tous, hommes, animaux,  
jusqu'aux êtres inanimés, semblent la connaître et lui  
dire : Tu es la femme d'un traître !

## LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE

La Conférence Internationale de Québec, dont nous  
donnons un groupe bien réussi, a été nommée à l'ins-  
tigation de sir Wilfrid Laurier et de son ministère.

Le but de cette conférence est de régler tous les  
litiges en suspens jusqu'ici entre le Canada et les  
Etats-Unis. Voici sur quels points portera cette  
conférence :

1. La pêche des phoques dans la mer de Behring et  
dans les eaux du Pacifique du Nord ;
2. Les pêcheries des côtes de l'Atlantique et du  
Pacifique et dans les eaux limitrophes des deux pays ;
3. La délimitation des frontières de l'Alaska ;
4. Le transit des marchandises d'un pays à l'autre ;
5. La main-d'œuvre étrangère ;
6. Les relations commerciales.

Dans notre gravure, les quatre secrétaires sont  
debout, dans le fond ; le premier, M. C.-H. Butler,  
est chargé par les Etats-Unis de l'étude des pièces.  
Les hon. T.-J. Coolidge, J.-A. Kasson, J.-W. Foster,  
N. Dingley, G. Gray et C.-W. Fairbanks, sont les  
plénipotentiaires des Etats-Unis ; les hon. B. Hers-  
chell, sir W. Laurier, sir R. Cartwright, sir Davies,  
M. Charlton et sir J. Winter, sont les plénipoten-  
tiaires anglais.

La lecture produit le bien ou le mal, selon qu'elle  
est bonne ou mauvaise : nous devons donc, dans la  
mesure de nos moyens et de notre activité, nous op-  
poser à l'envahissement de la lecture qui tue, et pro-  
pager, faciliter la lecture qui relève et qui sauve.—  
Cardinal LAVIGERIE.

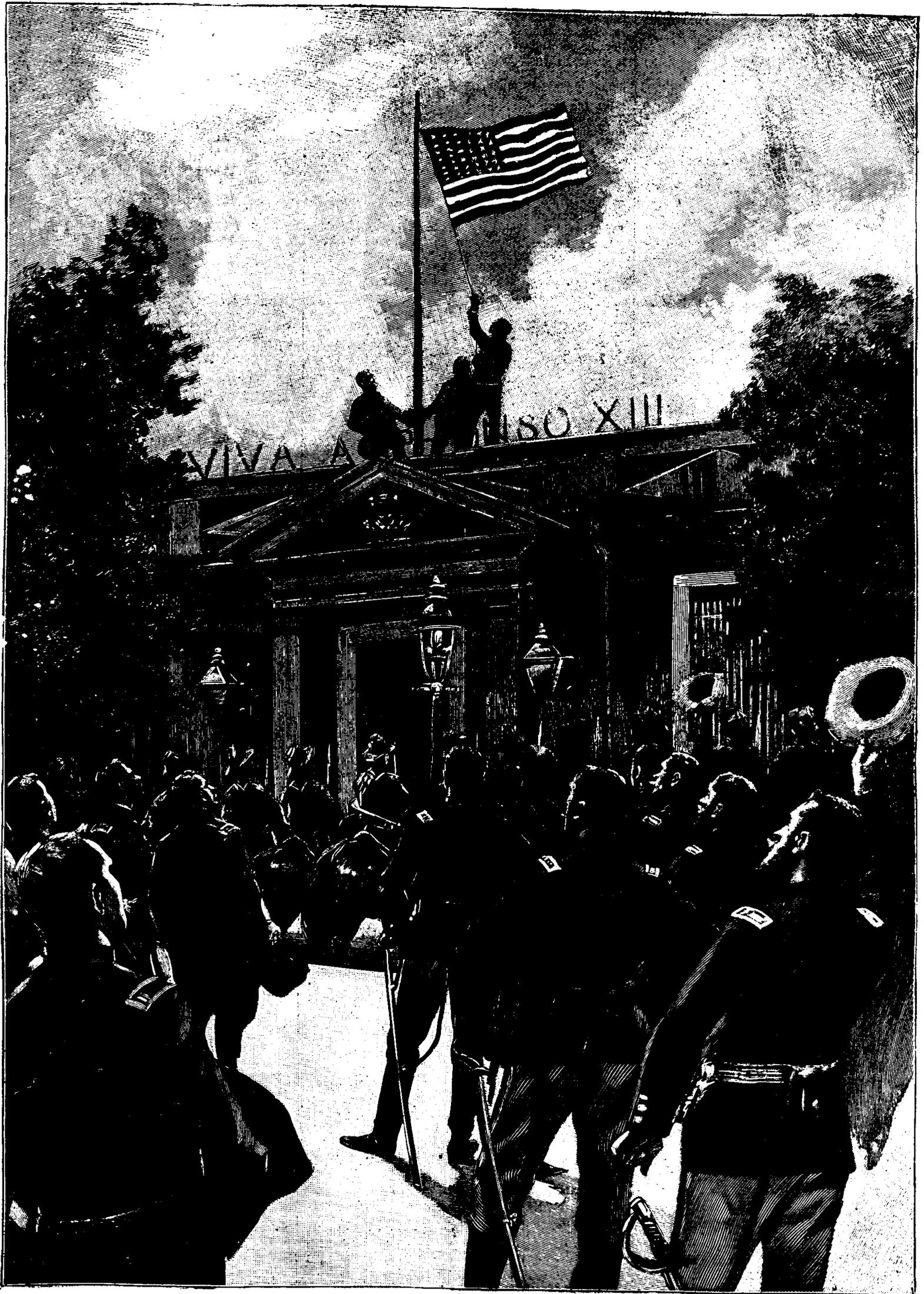


Photo.-R. Poirier, 3065, rue N.-Dame, Ste-Cunégonde

A TRAVERS LE CANADA. — LES RAPIDES DES CASCADES (PRÈS BEAUHARNOIS)



LA FEMME DU TRAITRE.—Tableau de M. D. Carr.



REDDITION DE SANTIAGO.—Le drapeau américain hissé sur le palais du Gouverneur

## JEAN FESSE

M. le Rédacteur.

Je vois, par *La Vérité*, qu'un M. J. F. D. n'aime pas "Un Paradis Terrestre"; permettez donc à ce pauvre Patriote Fleuriste de soumettre au critique de *La Vérité* cette petite Villanelle; après avoir chanté les fleurs et la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ, dans une Ode? j'ai été pris d'un désir bien légitime: celui de célébrer un certain M. Jean Fesse.

Connaissez-vous Jean Fesse?  
C'est un brave buron  
Qui fleurit dans la presse.

Son catéchisme en laisse,  
Il flétrit le juron;...  
Connaissez-vous Jean Fesse?

Pour charmer sa simplesse  
Il suce un hiberon  
Qui fleurit dans la presse.

Il est plein de sagesse,  
Ce valeureux ciron;...  
Connaissez-vous Jean Fesse?

Admirez sa prouesse:  
Il cultive un citron  
Qui fleurit dans la presse.

La fable, avec ivresse,  
Chantait Aliboron;...  
Connaissez-vous Jean Fesse?

Des fleurs de la jeunesse  
Il n'est pas le patron  
Qui fleurit dans la presse.

Il est de son espèce  
Le plus tendre fleuron;  
Connaissez-vous Jean Fesse?

Vrai, sous sa hardiesse,  
Il n'est plus un poltron  
Qui fleurit dans la presse.

Connaissez-vous l'adresse  
De ce savant Chiron!  
Connaissez-vous Jean Fesse  
Qui fleurit dans la presse?

PATRIOTE FLEURISTE.  
Barde rustique.

N. de la R.—Nous connaissons une chanson militaire des Zouaves Pontificaux, air facile et joli, sur lequel on pourrait chanter cette Villanelle. C'est *Ma Bique*: commençant ainsi:

Dans l'échamp de Jean Bertrand.

Peut-être, si nos lecteurs le veulent, pourrions-nous leur en donner la musique?

1837-38

J'ai étudié avec plaisir les causes de la rébellion et ses effets, puis j'en suis venu à ce raisonnement: qu'elle était non seulement nécessaire mais indispensable aux progrès de notre nation au Canada.

Depuis 50 ans, en 1837, l'anglais travaillait à l'anéantissement de notre religion, la seule vraie, de notre langue la plus belle des langues vivantes et de nos droits, que nos pères se sont acquis avec le plus pur de leur sang.

D'après la Constitution, notre religion et notre langue étaient respectées, mais l'Albion perfide s'habitua peu à peu à la soumission des Canadiens-français, si bien qu'elle crut pouvoir faire d'eux ce qu'elle voudrait qui lui serait le plus avantageux. Elle rappela donc successivement les gouverneurs anglais impartiaux jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un homme au cœur d'hyène remarquable par l'étroitesse de son jugement.

Le 17 décembre 1792 eut lieu la réunion du premier Parlement, les élections s'étaient faites pendant le mois de juin de la même année, et, sur cinquante membres, seize Anglais environ avaient été élus. Les seize Anglais voulurent que le président de la Chambre fût de leur nationalité, et ils essayèrent de passer une



LA CROIX. — BEAUCOUP D'IMPIES S'Y SONT USÉ LES ONGLES ET CASSÉ LES REINS

loi qui n'admettait que la langue anglaise au Parlement. Ils s'aperçurent alors que les Canadiens-français n'étaient pas encore fous.

Une tête de vampire vint gouverner le pays: c'était Craig, mais ses violences ne purent rien auprès des décisions énergiques du peuple.

Laissons un moment la parole à M. l'abbé L.-O. Gauthier, historien:

Bourru, dur, irritable, soupçonneux, Craig était l'homme qu'il fallait aux ennemis de notre nationalité. Aussi prêtait-il facilement l'oreille aux insinuations perfides de l'élément protestant et de ceux qui avaient intérêt à flatter le pouvoir. Il ne vit bientôt dans les Canadiens qu'un peuple insoumis songeant à la révolte et qu'il fallait contenir par la rigueur.

Cependant, la guerre de 1812 arriva bientôt, et c'est ce qui arrêta l'Anglais dans ses tyrannies: vous entrevoyez ici son égoïsme.

Mais lorsque les sombres fumées de 1812 se furent dissipées, lorsque le roulement des tambours et le tonnerre des canons ne parvinrent plus à son oreille,

l'Anglais montra sa lâcheté et vint de nouveau nous opprimer. Et le Canadien demeura Français malgré les longues années qui marquaient sa séparation avec sa mère, la France. Oui, il demeura Français, ce qui veut dire qu'il sut mettre un remède aux calamités sans nombre qui l'accablaient sans cesse. Il fallait la révolution. L'on n'avait pas voulu de Papineau pour président de la Chambre, il sera le chef des catholiques Canadiens-français, c'est lui qui les poussera à travers ces luttes sanglantes qui ont marqué d'un stigmat sacré les champs de bataille de 1837-38.

Les Canadiens peu nombreux et sans armes essayèrent des défaites: mais ils vengèrent leur honneur.

L'Anglais ne respectait ni l'âge, ni le sexe, il signait partout sa sentence avec le sang d'innocentes et faibles victimes. Mais si l'homme est brave chez nous, la femme ne l'est pas moins: nous l'allons voir.

Les Anglais étaient à Saint-Charles, ivres-morts (ça ne vous étonne pas d'ailleurs, quoiqu'aujourd'hui en 1898, ils proposent une loi prohibant la boisson).

Ils étaient donc naturellement tous ivres, et, lorsqu'ils sont ivres, ils sont bien plus à craindre que lorsqu'ils ne le sont pas. Je veux dire pour les enfants, les femmes, les vieillards qui ne se trouvent pas sous la protection de quelque gros cultivateur canadien-français. Ils avaient tout mis à feu et à sang, l'on trouvait des mères, des enfants égorgés, des vieillards tout meurtris et foulés aux pieds, enfin tout ce que les sauvages font pendant la guerre ils l'ont fait, fors ce qu'ils font de bien.

Nos Anglais de Saint-Charles se retiraient donc enfin heureux, contents et saouls. Ils s'engagèrent dans un bois où ils trouvèrent une petite maison basse, d'où s'échappaient de minces rayons de lumière.

Ils étaient au moins soixante hommes ou plutôt soixante bêtes féroces et sanguinaires. Se bousculant les uns les autres, s'interpellant à travers les blasphèmes et les *god dam*, se trouvant dans l'obscurité sous le voile de la nuit, ils arrivèrent à la petite cabane, où ils ne virent qu'une jeune fille. Assise auprès d'une table sur laquelle brûlait une bougie, elle lisait *l'Imitation de Jésus-Christ*. Lorsqu'elle vit entrer les brigands, elle se leva, pleine de dignité. Fille d'une rare beauté, elle était religieuse et bonne, mais surtout courageuse.

—Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

—C'est nous vouloir boire à ta santé, la petite, dit l'un de la bande d'une manière digne d'un chien.

—Vous n'en aurez pas, répondit la jeune fille avec un sang-froid surprenant, et vous n'êtes qu'une bande de brutes et de lâches, de venir me troubler ainsi lorsque je suis seule ; sortez, sortez, vous dis-je, ô Anglais, maudite race abâtardie, famille de chiens, sortez, ou sinon...

Sa figure devint pourpre de colère à mesure qu'elle parlait, ses beaux yeux perçants et noirs lançaient des éclairs de haine et de dédain.

—Oh ! la petite, c'est nous allons voir si toé vas parler comme ça. Oh ! les amis, touez-moi cette vermine.

Les soldats s'apprétaient à suivre l'ordre du chef, lorsque la jeune fille, saisissant la bougie encore allumée, la jeta dans une caisse de poudre, qui se trouvait près d'elle.

Ce fut terrible : tout vola en éclats.

Le lendemain, soixante-et-un cadavres furent trouvés parmi les ruines encore fumantes de la cabane d'une Canadienne-française.

JOSAPHAT VERNER.

Montréal, août 1898.

## LA CROIX

(Voir gravure)

Depuis dix-neuf siècles déjà, ce phare de la Divinité, la Croix du Divin Crucifié, répand ses rayons sur la terre et guide les hommes sur les flots toujours grondants de la mer du monde ; depuis dix-huit cents ans, sa lumière ne s'est jamais éclipsée. En vain, l'enfer s'est coalisé contre elle, en vain l'impunité, sous les ordres du prince du mensonge et de la calomnie, a lancé à l'assaut les hordes de l'athéisme : tous ont été vaincus, et toujours le signe de la Rédemption s'est relevé plus brillant. C'est au moment où ses ennemis croyaient l'avoir anéantie qu'ils l'ont vue, cette Croix puissante qu'ils méprisent tant, sortir triomphante de la lutte et les jeter meurtris dans le gouffre profond de l'éternité malheureuse.

Comme nos pères, restons-lui toujours soumis et disons à genoux : *« O crux, ave, spes unica. Salut, ô Croix, notre unique espérance. »* Continuons à l'adorer ainsi que le Dieu des tabernacles. Non, la foi n'est pas morte dans le cœur de notre population ; j'en suis aujourd'hui convaincu.

Voyez-vous cette voiture publique bondée de voyageurs ?... Elle passe devant l'église, et presque tous, jeunes et vieux, ont respectueusement salué le Dieu de nos autels. N'est-ce pas que j'ai raison de dire que la foi n'est pas morte dans notre population ?

Dr J.-N. L...

## LA MODE

*Toilette pour jeune femme ou jeune fille.*—Cette veste holéro a des revers de soie blanche ou de drap blanc brodés d'une tresse militaire qui compose aussi la garniture des manches.



La jupe unie est garnie de deux tresses surmontées d'un dépassant de soie ou de drap blanc.

Cette garniture simule le haut d'un volant en forme et remonte devant jusqu'à la taille.

MATÉRIAUX : lainage 7 verges ; tresse environ 1 pièce ; soie blanche 1½ verge ; soie doublure 15 verges (Extrait de *La Mode Pratique*).

## DEUX MOTS DU DOCTEUR

LES TERREURS NOCTURNES

Voici un enfant de trois à dix ans qui s'est couché sans avoir présenté aucun phénomène anormal ; tout à coup, une ou deux heures après le début de son sommeil, il s'agite, pousse des cris de terreur, s'assied les yeux largement ouverts sur son lit et cherche à repousser une vision dont il a peur. Ses traits sont bouleversés, il pousse des cris plaintifs, prononce des mots sans suite. Il ne reconnaît pas les personnes qui l'entourent. Après quelques minutes, le calme renaît peu à peu et l'enfant raconte qu'il a vu un chien, un chat, un loup, des voleurs, puis il se rendort tranquillement. Les nuits suivantes il se produit de nouvelles crises. Il ne s'agit en somme que d'un rêve ; mais chez l'enfant le rêve indique un état d'excitation nerveuse qu'il est nécessaire de combattre. Souvent c'est dans une surcharge de l'estomac qu'il faut chercher la cause d'un pareil état. On évitera donc toutes les causes d'excitations : lectures émouvantes, travail prolongé, récits effrayants, lecture des faits divers, etc. Le dîner sera frugal et l'enfant dînera de très bonne heure. Ni café, ni thé, ni vins, ni liqueurs. Bains tièdes fréquents et prolongés (de vingt minutes à une demi-heure). Exercice physique sans surme-

nage. Vie au grand air, en pleine campagne, à de faibles altitudes (600 verges au maximum). Eviter le séjour à la mer. Enfin éviter à l'enfant le contact d'autres personnes, grandes ou petites aussi ou plus nerveuses encore que lui-même.

## CONSEILS PRATIQUES

*Remède contre les brûlures.*—Dans les pays à cidre, on emploie avec succès ce liquide, en plongeant le membre brûlé dans un vase qui en a été rempli, ou bien en appliquant sur la brûlure des compresses de cidre fréquemment renouvelées. Le bon vinaigre employé comme le cidre est un remède souverain pour soulager et guérir les brûlures.

*Nettoyage des taches d'huile sur les parquets.*—Couvrir les taches du parquet avec une couche de bouillie faite avec de la terre de pipe, un peu d'eau et autant de vinaigre blanc. Laisser sécher, puis recouvrir d'une feuille de papier ou d'un morceau de tapis et laisser 24 heures.

La terre de Salinelle s'emploie de la même façon mais à sec, ces terres se trouvent chez les droguistes.

*Moyen pour déboucher les flacons et les carafes.*—Il arrive fréquemment qu'un bouchon de cristal est forcé dans le col d'un flacon ou d'une carafe, de manière qu'on ne peut le retirer sans risquer de casser la tête du bouchon ou de briser le flacon. Rien n'est plus facile que d'enlever le bouchon. Pour cela, allumez un morceau de papier et flambez, pour une demi-minute, le col de la carafe en représentant successivement tous ses points à la flamme. Après cette opération vous enlèverez sans peine le bouchon.

## AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Pour la première fois dans son histoire, *The Crust of Society*, sera jouée, dans sa forme originale par une troupe permanente. La direction du Théâtre Français nous assure que la représentation est digne de l'excellence de l'œuvre.

Cette pièce a été produite en anglais et en français dans toute les principales villes du monde, et partout elle a remporté le plus grand succès. Le public qui assistera aux représentations du Théâtre Français, cette semaine, n'aura pas lieu d'être désappointé.

PARC SOHMER

Le dimanche après-midi, le parc Sohmer a ordinairement de jolis programmes de musique, où des extraits des meilleures œuvres sont donnés au public.

Sans compter d'autres attractions qu'annonce périodiquement et que varie continuellement la direction de ce parc.

## GRAVURE-DEVINETTE



Tout le monde est là à l'ouvrage, dans cet atelier photographique. Mais où est donc le patron ?

# LES DEUX GOSSES

## CE QUE DURE LE BONHEUR

—Après tout, il n'est peut-être pas si sot que je le croyais.  
 —Travaillant chacun de son côté, ce serait bien le diable si l'on n'arrivait pas à joindre les deux bouts... On regarnira notre coffre-fort... Quand nous serons redevenus rupins, rien ne nous empêchera de rappliquer à Paris... Ce coup-là, ce sera pour de bon.  
 —Moi, mon petit homme, répliqua Zéphyrine, d'un ton soumis, je ferai tout ce que tu voudras, pourvu qu'on se la coule douce.  
 —Nous serons proprios, affirma La Limace.  
 —Ça va !...  
 —Faut faire une fin, vois-tu, Fifi.  
 —Je marche toujours.  
 —Nous ne serons plus toujours jeunes... Faut penser à ses vieux jours.  
 —T'as raison.  
 —Alors, c'est entendu, nous allons nous amasser des rentes ?  
 —Voui !  
 La carafe d'eau-de-vie était séchée. La Limace en demanda une autre.  
 Zéphyrine reprit :  
 —Combien que le gosse rapportera par jour ?  
 —Ça dépend... En moyenne une thune.  
 Mme Rouillard supputa combien ces cent sous représentaient de verres d'alcool ; elle parut satisfaite.  
 Alors, Zéphyrine montra qu'elle avait le cœur sensible à l'occasion.  
 —Pauvre Claudinet ! dit-elle, si tu m'avais rafraîchi la mémoire plus tôt, il aurait bequeté avec nous.  
 —Il dinera mieux ce soir, reparti La Limace, qui alluma son brûle-gueule pour digérer plus béatement.  
 —C'est égal, renchérit la somnambule avec une tendre obstination de pocharde, je veux faire quelque chose pour lui... Va le chercher.  
 —Jamais de la vie !  
 —Eh bien ! c'est moi qui irai.  
 —Sans compter, se dit La Limace, en l'absence de sa compagne, que le crapaud peut passer dans des trous qui nous sont interdits, à moi et surtout à Fifi... Et puis, c'est jeune, ça a l'air innocent... quand c'est pris sur le tas, ça peut s'en tirer en pleurnichant...  
 Zéphyrine arrivait, poussant Claudinet devant elle.  
 Elle lui fit servir une tartine, puisqu'il ne restait pas autre chose à lui donner.  
 Après quoi, tous trois remontèrent en voiture tant bien que mal. La Limace, quelque peu dégrisé, acheta des provisions à Satrouville où il ne voulut pas s'arrêter pour dîner, ayant réfléchi que ces dépenses les conduiraient trop vite au bout de leur rouleau.  
 On s'arrêta le soir à l'entrée de la forêt de Saint-Germain, où l'on campa.  
 Le lendemain, Zéphyrine constata que son cher époux l'avait abandonnée, lui laissait cependant, dans son honnêteté, six francs déposés sur une caisse de la roulotte.  
 Que faire ? — Résolue à tout, elle songea à mettre en pratique ce que lui avait suggéré pour Claudinet.  
 —Ecoute, gamin, dit-elle à l'enfant en l'éveillant brutalement. Tu vas montrer si tu as de la reconnaissance pour ta tante. Mais je te préviens que, si tu ne fais pas ce que je vais te dire, tu mangeras plus souvent des coups que du pain !  
 Claudinet tremblait de tous ses membres. La mégère reprit :  
 —Nous allons regagner Paris tout doucement. Dans chaque village jusque-là, tu iras de porte en porte, en demandant la charité "pour un pauvre petit orphelin", quand tu entreras dans une maison où tu ne verras personne, tâche d'enlever tout ce que tu pourras prendre facilement.  
 —Mais c'est voler, ça ! s'écria Claudinet terrifié.  
 —Garde tes réflexions pour toi, ou je commence à te caresser le dos !... Tu as entendu ce que je t'ai dit : je ne te le répéterai pas deux fois. Il faut vivre, et tu es assez grand pour rapporter à ton tour.

La réponse de Georges de Kerlor était arrivée.

Il reconnaissait que sa chère femme avait raison, et il la pria

de venir dès qu'elle le pourrait. Mais, ajoutait-il, sa volonté expresse était que, vu les dangers d'une traversée, Hélène laissât Fanfan sous la garde de Carmen ou de leur mère à Kerlor.

Pauvre Hélène !... Son cœur se brisa à la lecture de cette lettre, pleine d'affection toujours, mais ordonnant une séparation nouvelle qu'elle pensait ne pouvoir supporter.

Pieuse comme elle l'était, elle chercha immédiatement dans la religion un dérivatif à son angoisse.

Carmen lui prodiguait les démonstrations de la plus tendre amitié ; vingt fois de suite, elle la rassurait sur Fanfan, lui jurant d'en avoir soin comme s'il lui appartenait ; elle lui disait de partir tranquille, de ne se préoccuper que d'elle et de son voyage.

Le départ d'Hélène fut donc résolu, et grâce à l'obligeance de Firmin de Saint-Hyrieix, une excellente cabine avec tous les meilleurs soins fut retenue à bord de l'un des plus rapides transatlantiques.

Hélène et Carmen, profitant des quelques jours qui leur restaient, allèrent à Kerlor, où elles trouvèrent la vieille comtesse en bonne santé.

La pauvre mère sanglota en pressant sa petite Hélène contre son cœur. Elle comprenait le devoir : aussi ne songea-t-elle pas un moment à détourner sa bru de sa décision. Elle proposa de garder Fanfan, représentant que l'air de la campagne lui vaudrait mieux que celui de Paris : mais Carmen lui fit comprendre que ce n'était pas possible de laisser un si jeune enfant au château, la surveillance de sa grand'mère ne pouvant être bien effective ni bien efficace ; d'un autre côté, les jeux bruyants d'un petit garçon ne pouvant que troubler le repos de la comtesse.

Les adieux de la douairière et d'Hélène furent déchirants.

La comtesse ne pouvait laisser partir Hélène, qu'elle pressait éperdûment dans ses bras.

—Je sens que je ne te reverrai plus, ma fille chérie, lui dit-elle. Ni toi, ni mon Georges, vous ne me retrouverez vivante...  
 —Maman !... Mère chérie !... dirent les deux jeunes femmes à travers leurs sanglots.

—Ne cherchez pas à m'illusionner, mes enfants, reprit-elle. A mon âge, on fait le sacrifice de sa vie, parce qu'il le faut bien. Je prie Dieu que mon sacrifice à moi, lui agrée : car c'est pour votre bonheur que je le lui fais en tout abandon. Le mal qui me mine, ne pardonne pas non plus : la dernière secousse a laissé des traces profondes, et si j'ai l'apparence de la santé, le travail qui s'opère en moi me dit clairement que je m'en vais... Mais avant de mourir, j'aurais voulu vous voir tous réunis autour de moi, afin de vous bénir : la bénédiction d'une mère mourante porte bonheur. Je veux cependant, ma petite Hélène, te la donner, cette suprême bénédiction, pour toi, qui m'as montré un véritable amour filial dont tu ne t'es jamais départie ; pour ton mari, mon fils bien-aimé... Oh ! mon Georges !...

Un spasme étreignit la douairière, la pâleur couvrit son visage. Les deux jeunes femmes eurent à peine le temps de la conduire à un fauteuil où elle s'évanouit.

Heureusement, le bon docteur LaRoche entra en ce moment. Après quelques tentatives, il put faire revenir à elle la pauvre mère. En voyant les visages bouleversés de ses filles, elle se ressouvint. Dominant sa peine, avec cette force de volonté que nous lui connaissons, elle continua :

—Tu diras à Georges que sa mère le bénit, met son âme dans sa bénédiction, comme elle la met dans celle que je vais te donner. Tu lui diras que je le remercie de m'avoir procuré une fille si bonne, si douce, si aimante, en te choisissant pour sa compagne. Dis-lui que mon vœu le plus cher, c'est sa félicité pour toi, par les enfants que le Bon Dieu vous confiera : vous en êtes dignes tous deux. Dis-lui que jamais, il n'oublie, malgré les tracas et les vicissitudes de la vie, de prier pour sa mère, pour son père.

D'un violent effort, se raidissant contre la faiblesse physique et morale, la comtesse se leva. Elle paraît imposante, majestueuse : c'est une mère.

Hélène, Carmen et Fanfan, dominés par la solennité de la circonstance, sont agenouillés aux pieds de la vénérable aïeule.

Etendant ses deux mains sur Hélène, la vieille comtesse, d'une voix ferme et musicale, poursuit :

—Je vous bénis, mes enfants bien aimés !... Je te bénis, mon Hélène, ma joie—Carmen n'en sera pas jalouse—ma fille, je bénis ton enfant, mon petit Fanfan. En vous deux, je bénis mon fils chéri, je bénis ton époux, je bénis le père de cet ange, de ceux qui pourraient venir encore. Que la prière de votre mère, mes enfants, aplanisse vos voies, vous conduise vers la Patrie où j'irai bientôt avec le secret espoir d'y trouver vos places aux côtés de la mienne.

Cette suprême supplication semble lui avoir rendu ses forces. Elle couvre de baisers le visage inondé de larmes de son Hélène, elle la serre avec tendresse contre son cœur, comme si elle voulait réellement lui communiquer toute sa force, toute son âme.

A Carmen, elle dit :

—Toi, ma Carmen, tu reviendras ; tu viendras fermer les yeux de ta mère, et c'est pour cela que j'ai dit que tu ne peux être jalouse

envers ta sœur. Aime-la toujours, notre petite Hélène, sois une vraie mère pour son fils, elle le mérite, tu le sais, tu connais la grandeur du trésor acquis à notre famille.

La voiture était là ; une dernière étreinte, un dernier baiser dans un sanglot oppressé... la vieille comtesse se vit seule.

Oh ! elle crut mourir alors, la vaillante ! mais sa prostration fut de courte durée : une Kerlor, c'est comme un vieux chêne : la tempête, brisant tout autour de lui, courbe quelque peu son altière cime ; elle passe — il est superbe, comme si rien ne l'eût touché.

Carmen, Hélène et Fanfan étaient rentrés à Paris. Firmin avait reçu toutes les pièces de la compagnie de navigation Laurette et Ambroise, Faubourg Poissonnière ; il avait aussi des recommandations puissantes pour tous les agents consulaires, les ambassadeurs de France dans les divers États de l'Amérique du Sud et du Mexique, pour le Président de la république mexicaine.

Rien ne manquait.

Enfin il se leva, le jour cruel, le jour de la séparation qui pouvait être de longue durée.

Hélène, malgré sa force d'âme, sa foi robuste, se sentit défaillir en embrassant son fils.

— Mon amour... mon petit Fanfan !... disait-elle entre ses sanglots. Sois sage, aime ta tante et ton oncle, obéis-leur, respectes-les... Tous les jours, je t'en prie, recommande ton papa, ta maman au Bon Dieu... Fais bien ta prière, mon ange chéri : Dieu écoute et il exauce la prière de l'enfant !... Je vous le recommande encore à vous, Firmin, à toi, ma Carmen, je vous recommande mon Fanfan, ma vie, mon âme... Ayez soin de lui, veillez sur lui, faites qu'il reste bon, qu'il reste pur...

Et, dans une étreinte passionnée, fiévreuse, elle pressa une dernière fois son fils contre son cœur.

Firmin et Carmen la portèrent, plutôt qu'ils ne la soutinrent jusqu'à la voiture où ils prirent place à côté d'elle.

Ils n'avaient pas voulu la laisser seule quand elle quitterait le sol de France : ils l'accompagnèrent jusqu'au Havre.

La vaillante épouse avait fait son sacrifice : ce fut d'une voix ferme qu'elle fit ses dernières recommandations à son beau-frère et à Carmen.

Si la nouvelle scène des adieux fut touchante, Hélène se montra à la hauteur de son devoir et de son sacrifice.

Le magnifique navire *Ciudad de Mexico* avait levé ses ancres, amené ses amarres ; la sirène fit entendre trois longs hurlements ; sous l'effort de sa puissante hélice, le palais flottant s'ébranla, tandis que, des quais, les mouchoirs agités redisaient les affections séparées, mais non rompues.

Carmen et Firmin étaient retournés à Paris, où ils avaient repris leur train de vie habituel.

Carmen s'ennuyait beaucoup, malgré les soins qu'elle donnait à Fanfan. Elle avait tenu à continuer le système inauguré par Hélène : c'était donc elle-même qui donnait à Fanfan les leçons qu'elle savait, elle aussi varier de manière à ne pas fatiguer l'esprit de l'enfant.

Le petit se montrait d'une grâce, d'une soumission exemplaires ; très appliqué, studieux même pour un si jeune enfant, il était l'orgueil de ses parents adoptifs.

Le vaisseau, excellent marcheur, favorisé d'ailleurs par un temps superbe, avançait rapidement, et bientôt il atteignait le port où avait débarqué Georges un an auparavant.

M. de Kerlor, prévenu par câblegramme de l'époque présumée du *Ciudad de Mexico*, était au débarcadère.

Faut-il décrire les transports de joie, d'amour, d'ivresse des deux époux ?

— Hélène !... ma chérie !... Est-ce bien toi ?... Que je t'embrasse encore !

— O mon Georges, mon bien-aimé, que je suis heureuse !... que je t'aime, mon Georges, que je bénis Dieu de nous avoir réunis !

— Que tu es belle, ma bien-aimée !... Que tu es bonne... Mais tu dois être fatiguée de ton long voyage...

— Pourrais-je sentir la fatigue en te revoyant ? O Georges, que notre bonheur serait complet si Fanfan était avec nous !

— Mon Fanfan !... dis-moi donc, comment l'as-tu laissé ? Sa santé était bonne, n'est-ce pas ? Parlait-il parfois de son père ? m'appelaient-il parfois ?

— Chaque jour, en s'éveillant, il disait sa prière pour toi ; vingt fois le jour, il me demandait si tu allais bientôt revenir. C'était une avalanche de questions ; souvent, ses petits yeux brillants se voilaient, une grosse perle tremblait au coin des cils... voyant ma douleur, le cher enfant s'essuyait rapidement les yeux. Sautant sur mes genoux, il me couvrait de baisers, me disant de sa voix musicale comme celle d'un ange : " Papa reviendra bientôt, tu verras, maman chérie ; Fanfan priera tant pour lui, que le Bon Dieu nous le ramènera bien vite ! "

— Que je voudrais le voir, le presser contre mon cœur !

Mais, voici la voiture. Viens, ma toute chérie ; il me tarde de te voir prendre un repos dont tu as bien besoin.

Georges donna ses instructions au capitaine du navire pour les bagages de Mme de Kerlor. Puis, donnant l'adresse d'un hôtel au cocher, il prit place avec Hélène dans la voiture.

A leur arrivée à l'hôtel, on leur servit un repas substantiel après lequel ils se retirèrent dans leurs appartements.

Que faisait Mariana, pendant tous ces événements dont elle n'avait pas eu connaissance ?

Elle s'était présentée chez Carmen : c'était précisément durant le voyage au Havre.

La veuve Crépin, profitant de l'absence de ses maîtres, s'était octroyé un petit congé, elle aussi, de sorte que Mariana avait dû s'en aller comme elle était venue.

Intriguée au plus haut degré par le voyage de ses chères cousines, elle résolut d'en avoir le cœur net. Elle écrivit donc à la Crépin, la priant de passer chez elle.

Dès le lendemain matin, on annonçait à Mariana sa digne acolyte.

— Eh ! bien, chère Madame Crépin, vos gens se sont donc envolés ?

Oui, madame, et il m'a été impossible, depuis quelques jours, de venir vous voir.

— Où donc sont-ils allés ?

— Mme de Kerlor, appelée par son mari, est partie du Havre avant-hier pour le Mexique. M. et Mme de Saint-Hyrieix l'accompagnaient au Havre.

— Et Fanfan ?

— Fanfan, vu les difficultés et la longueur du voyage, est resté ici.

— Comment ! sa mère a pu se résoudre à le laisser ?

— Il paraît que le comte de Kerlor l'a voulu ainsi.

Le visage de Mariana reflétait un violent combat.

Ses yeux, injectés de sang, montraient qu'elle rêvait quelque chose de monstrueux, d'atroce.

Enfin, la lumière parut se faire en son esprit : ses yeux brillèrent d'une joie féroce, elle tenait sa vengeance !

Les coquins, entre eux, se redoutent mortellement. Il lui fallait agir avec prudence.

— Pouvez-vous revenir dans quelques jours, dit-elle à la Crépin.

— Je ferai mon possible pour être ici dans huit jours, répondit la veuve.

— C'est bien. D'ici là efforcez-vous de savoir quelle sera la nouvelle vie adoptée chez mes chers cousins — dit-elle avec une intonation de singulière ironie.

Zéphyrine avait pu regagner Paris, tant bien mal, et plutôt mal que bien.

Claudinet avait tendu la main, le pauvre enfant : mais voler, il n'eût jamais voulu le faire.

Il se rappelait les enseignements de la bonne sœur Simplicie : sa droiture innée lui faisait comprendre la gravité d'une action mauvaise.

Ce fut chez Courgibet que Zéphyrine alla s'échouer, en attendant qu'elle pût, elle aussi, réussir un coup qui la mit à l'abri du besoin.

Elle forçait Claudinet à mendier dans les rues de la grande ville : ne s'éloignant de lui que de quelques pas, elle le surveillait constamment.

Un jour, que la recette avait été plus fructueuse que d'habitude, grâce à un mariage que Claudinet avait attendu à la sortie d'une église, la mégère s'enivra au point de rouler ivre-morte en son taudis.

Claudinet, dont la toux était redevenue douloureuse comme en son premier accès ; mal nourri, plus mal vêtu encore, Claudinet résolut d'échapper à cette vie épouvantable et dont le dénouement ne pouvait être, pour lui, et à bref délai, que la mort.

Il n'avait rien à emporter, rien donc qui pût l'embarrasser. Quant à l'argent qui pouvait rester de sa recette, il n'eût voulu pour rien au monde y toucher : cet argent, quand il le recevait, lui semblait le brûler !

Son intention était de s'éloigner le plus possible du quartier habité par sa tante.

De Levallois, il se dirigea donc vers Saint-Mandé en passant par la Madeleine, la rue de Rivoli, la Place de la Bastille. Arrivé là, le pauvre enfant fut pris d'une quinte de toux si affreuse, qu'il n'en pouvait revenir. Un flot de sang jaillit de ses lèvres : il tomba épuisé, évanoui.

Le Parisien, le Français en général est généreux ; en deux mots on peut le dépeindre : mauvaise tête mais cœur d'or.

Un rassemblement s'était formé, l'un courait chercher la police ; l'autre soutenait l'enfant ; un médecin qui se trouvait là par hasard, lui faisait respirer des sels, et ordonnait de le transporter à la pharmacie de la Place, quand une religieuse, fendait la foule, s'approche s'enquérant de la cause de cet émoi.

A peine a-t-elle jeté les yeux sur Claudinet, qu'elle s'écrie :

—Vite, une voiture !

Chacun s'empresse ; la voiture est là à l'instant.

—A l'hôpital Lariboisière, dit-elle au cocher.

Elle tient le jeune garçon sur ses genoux, le caressant, l'appelant des noms les plus doux.

Un frémissement, un soupir : Claudinet ouvre les yeux. Il paraît inconscient, il est tout étonné.

Il regarde fixement ce visage penché sur lui et qui lui sourit.

—Claudinet ! mon cher petit Claudinet !

—Vous !... vous, ma bonne sœur !... Oh ! je vais mourir de bonheur !

Il ferme un instant les yeux, pressant à deux mains son petit cœur qui bat à se rompre.

Puis, en un élan irrésistible, il glisse ses deux petits bras amaigris autour du cou de la bonne sœur, et l'embrasse avec un respect tout filial.

A l'hôpital, la bonne religieuse lui fait préparer tout ce qu'il faut. C'est précisément l'heure de la visite, et voici le célèbre docteur Péan qui s'avance.

Lui aussi, il a pu apprécier la bonté, l'exquise sensibilité de sœur Simplicie. Chrétien convaincu lui-même, il admire le noble dévouement de la religieuse et ne lui refuse rien.

Elle lui dit, en quelques mots, le passé, le traitement ordonné primitivement.

L'illustre prince de la science n'a pas dit un mot. Il découvre la poitrine et le dos de l'enfant, l'ausculte, prend le son du sou.

Il est très grave.

—Voici, ma sœur, une ordonnance destinée à soulager votre intéressant protégé. Nous essayerons à rendre sa souffrance moins vive. — Prends courage, mon fils, dit-il à l'enfant en lui tapotant la joue.

A quelques pas du lit de Claudinet, il se retourna brusquement vers la sœur, et lui dit :

—C'est tout ce que nous pourrons faire jusqu'à ses derniers moments.

—Est-il si mal ? dit avec effort la douce religieuse.

—Il ne se relèvera pas.

Ce fut tout.

Dès lors, il n'est pas de douceurs que la sœur ne cherchât à procurer à Claudinet.

Elle lui parlait des anges, du ciel, du bonheur sans mélange que l'on goûte là-haut : il lui tardait, maintenant, de se rendre auprès de Dieu.

La Crépin, fidèle au rendez-vous fixé par Mariana, se présentait chez le sculpteur huit jours après l'entrevue que nous avons rapportée plus haut.

—Eh ! bien, madame Crépin, avez-vous quelque chose de particulier à me dire ?

—Non, vraiment, Madame, répondit l'affreuse femme. L'ancien train de vie se continue ; seulement, c'est Mme de Saint-Hyrieix qui a pris la place de Mme de Kerlor et c'est elle qui donne des leçons à Fanfan. Elle a simplement ordonné de faire la chambre à coucher du petit dans la partie de l'hôtel habitée par elle.

—La nourrice est-elle avec lui ?

—Non, elle a sa chambre à l'étage supérieur, avec les gens de service.

—Mais si Fanfan a sa chambre au même étage que sa tante, cette chambre ne peut être que la première près de l'escalier, la seule libre, par conséquent séparée par la salle de bains et un cabinet de celle de Carmen ?

—Précisément, madame.

—Se sert-on souvent du cabinet ?

—Presque jamais. On ne l'a pas ouvert quatre fois depuis que nous sommes là.

Mariana eut un éclair de joie féroce.

—Ecoutez bien, Mme Crépin, reprit-elle après quelques instants de réflexion. Vous aimez l'argent ; vous voulez vous venger de Mme de Saint-Hyrieix. Vous savez que je suis riche. Voulez-vous gagner aisément deux ou trois mille francs ?

—Que faut-il faire, pour cela ?

—Rien que de très facile. Vous cacherez un homme dans le cabinet attenant à la chambre de Fanfan. Il enlèvera l'enfant endormi ; vous faciliterez sa fuite. C'est tout.

—Sera-t-il fait quelque mal à l'enfant ?

—Rassurez votre conscience timorée, Mme Crépin. Il ne lui sera fait aucun mal.

—Ce jeu est bien dangereux, et je risque ma liberté si je manque... Tout bien pesé, je ne puis ni ne veux me mêler à...

—Voyons, voyons, Mme Crépin ; pas d'enfantillage. Vous savez que d'un mot, je puis vous faire chasser de chez ma cousine.

—Faites-le si vous le voulez ; mais je ne puis consentir...

# BOVRIL...



## Nourriture délicate

pour les malades, les convalescents,  
pour les athlètes, pour développer  
les forces physiques tout en étant

Un breuvage agréable  
et rafraîchissant.

LE PLUS FORTIFIANT.

Préparé par **BOVRIL**, (Limité)

Londres (Angleterre),

et 27, rue Saint-Pierre, Montréal (Canada.)

—Vous trouvez que la somme ne suffit pas ? Est-ce là ce qui vous arrête ?... Je vous promets quatre mille francs.

—Puisque vous êtes franche et bien décidée dans votre projet, je serai franche aussi. Donnez-moi six mille francs, et j'accepte.

—Vous n'êtes pas raisonnable. Car, remarquez bien que ce sera le ravisseur qui courra le vrai danger. Il vous est si facile de vous en tirer ! Si vous étiez surprise, vous pourriez crier, d'une voix étranglée, " Au voleur ! " L'émotion vous aurait paralysée jusque-là. Et tant d'autres moyens que votre esprit fertile en ressources vous suggérerait.

—Donnez-moi six mille francs...

—Voyons, finissons-en. Je vous donnerai cinq mille—ou vous perdrez votre place demain—. Décidez-vous, je dois sortir.

Après avoir sérieusement pesé les chances en sa faveur, la Crépin dit d'un ton résolu :

—J'accepte cinq mille francs, que vous me payerez aussitôt l'enfant enlevé.

—Je vous les payerai dans la quinzaine qui suivra, ne disposant pas de la somme avant cette époque.

—Soit. Faites-moi une reconnaissance de la somme de cinq mille francs, payable à la fin de ce mois. C'est aujourd'hui le 12 ; demain ou après-demain, vous apprendrez la douloureuse nouvelle, dit-elle en ricanant.

Le billet fut fait comme elle le demandait. Elle le mit soigneusement dans une pochette de cuir qu'elle portait toujours sur la poitrine.

Les deux harpies se séparèrent.

Il avait été convenu entre elles que la Crépin se procurerait elle-même l'homme qui ferait l'enlèvement.

Elle se rappela une ancienne connaissance des environs de Levallois, et s'y rendit, ayant obtenu un congé d'un demi-jour. Sa présence n'était plus guère nécessaire maintenant, on pouvait facilement se passer d'elle.

Carmen, d'ailleurs, la détestait et ne cherchait qu'un prétexte pour la renvoyer.

L'individu que la Crépin vit à Levallois était précisément un pensionnaire de Courgibet.

Il connaissait la fuite de Claudinet, il se dit que Zéphyrine se chargerait sans doute du petit volé, qu'elle ferait passer pour son neveu—bien qu'il fût plus jeune que Claudinet.

Il ne s'agissait plus que de la question du salaire d'une telle besogne : la Crépin proposa cinq cents francs, que l'autre accepta, payables la nuit du rapt.

Il en demanda cinq cents pour Zéphyrine, afin de lui faire garder l'enfant et le former au vice.

A suivre

Nous commencerons, la semaine prochaine, un nouveau feuilleton. Il est très intéressant et peut-être mis entre toutes les mains. L'auteur en est Mme la Baronne de Brouard, ce qui en dit assez long.

CORRESPONDANCE

LES PHOTOGRAPHES A BON MARCHÉ

M. le rédacteur,

Me donnerez-vous un petit espace dans votre journal, que nous voyons tous avec plaisir prospérer et grandir, pour parler photographie ?

Dans la photographie comme dans toute autre chose, le bon marché n'est pas toujours recommandable.

La photographie est un art qui exige des études et des connaissances. Un bon artiste n'emploie que ce qu'il y a de mieux, en fait d'appareils, de matériaux et ne saurait donc travailler pour rien. Et si le client s'adresse à un photographe à bon marché, il peut être sûr de n'avoir que pour son argent.

Le portrait est une chose précieuse, que l'on conserve longtemps, que l'on transmet de génération en génération, il ne faut rien épargner pour que l'image de l'être qu'on aime soit parfaite de ressemblance et d'un fini remarquable.

Combien d'argent nous dépensons inutilement pour des choses qui ne durent qu'un jour, qu'un instant. On ne devrait jamais regarder au prix, lorsqu'il s'agit d'un objet qui rappellera à nos souvenirs l'image aimée des absents. Et le seul moyen d'être bien servi, c'est de s'adresser à un artiste habile et consciencieux, qui s'est fait une excellente réputation en donnant satisfaction à tout le monde.

Un photographe sérieux n'envoie pas non plus, de porte en porte, des agents solliciter des commandes, et s'il se fait de la réclame dans les journaux, il se gardera bien de s'attribuer des mérites qui ne lui appartiennent pas.

PHOTOGRAPHE

CHOSSES ET AUTRES

—On emploie au delà d'un million de peaux de chats dans le commerce de la pelletterie.

—Un tapis de Perse est en usage depuis 200 ans dans un des principaux corridors du palais royal, à Téhéran.

C'EST SI FACILE

S'enrhumer est bien facile, mais il est facile aussi de se guérir du rhume en prenant quelques doses de *Baume Rhumal*.

—Les cours publics au Monument National (Montréal) recommenceront comme à l'ordinaire, dans la première semaine d'octobre prochain.

—La somme de travail de culture faite sur un arpent bien soigné donne plus de profits que la même somme de travail répartie sur deux arpents.

—Les velours à dessins noirs sur fond de couleurs semblent avoir les préférences du public pour la confection des blouses et des garnitures. Devant cette manifestation du goût, les fabricants se sont mis à l'œuvre. Ils ont créé des types de dessins variés, et agrandi leur production en vue d'une reprise des affaires escomptée pour le mois prochain.

CEUX QUI ONT DES YEUX

Verront que le *Baume Rhumal* a bien vite raison du rhume, de la toux, et autres affections de la gorge et des poumons.

—Absolument négligé pendant tous ces derniers temps par la mode, le velours est à la veille de regagner une partie au moins du terrain qu'il avait perdu sur le marché allemand aussi bien que sur le marché étranger. Au repos le plus absolu a succédé, maintenant, dans les fabriques de velours, une animation presque fébrile.

CEUX QUI ONT DES OREILLES

Entendront partout chanter les louanges du *Baume Rhumal* le seul remède vraiment efficace contre les affections si communes de la gorge et des poumons. 25c. partout.

—On a mis 13 ans à construire le canal de Suez.

—Sommaire du *Tour du Monde*, journal des voyages et voyageurs.—Huit mois à Tombouctou, par M. le comte Réjou ; A travers Lisbonne, par M. H. Lorin ; Les abordages en mer ; Les communications télégraphiques dans le monde, par D. Bellet ; Livres et cartes ; Les revues étrangères ; Le commerce chinois en 1896 (Petermanns Mittheilungen) ; Les Yesidis, par M. V. Dingelstedt ; (The Scottish Geographical Magazine).

Abonnements : Un an, 26 fr. Six mois 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

NOUVELLES A LA MAIN

M. Létonné.—N'est-ce pas un chose étrange que le cas de cette femme à qui l'on a enlevé récemment l'estomac et qui se porte à merveille ?

Boireau.—Oui, mais je parie que si on lui avait enlevé la langue elle serait morte.

\*\*\*

Boireau n'aime pas les enfants. Il fait une visite chez une dame qui a un amour de petite fille. Présentation du bébé.

—Embrasse le monsieur ! dit la mère.

Comme l'enfant ne se presse pas, Boireau conciliant dit :

—Dans dix-huit ans, si vous voulez bien, je repasserai !

\*\*\*

Fin de conversation entre deux messieurs, aux coin de la Bourse :

—Monsieur, vous m'avez indignement trompé !

—En quoi, monsieur ?

—Je croyais que vous n'aviez qu'une parole !...

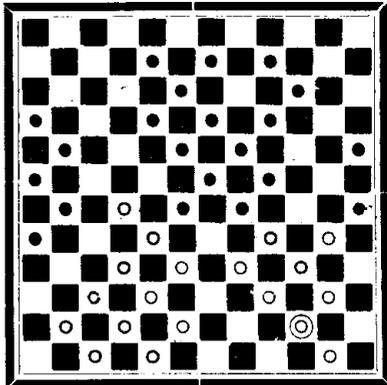
—Eh ! c'est précisément parce que je n'en ai qu'une que je l'ai reprise... Vous comprenez : si je vous l'avais laissée, qu'est-ce que je serais devenu, moi, alors ?... J'aurais été un homme sans parole !

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 223

Composé par M. T. Brunet, Montréal

Noirs—21 pièces



Blancs—19 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 222

Blancs		Noirs	
42	36	29	53
58	52	47	45
60	47	40	53
57	50	45	50
32	26	21	32
44	38	31	45
33	26	20	33
69	61	56	58
64	1 gagnent		

—Sommaire du No de septembre du *Monde Moderne* : Génie, 5 comp. de P. Balluriau ; La pêche du hareng à Boulogne-sur-Mer, E. Martel, 10 ill. ; La Caricature à l'étranger, A. Ganier, 31 reproduit. ; Les Animaux de boucherie, T.

Madame Honoré Gauthier

Mère de cinq enfants, souffrant du battement de cœur et de plusieurs autres maladies causées par la pauvreté du sang, recouvre la santé par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Femmes et jeunes filles pâles, faibles, énervées et découragées, ne souffrez plus, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre et vous retrouverez la santé et le bonheur

Des milliers de femmes et de jeunes filles souffrent presque constamment de ces maladies particulières à leur sexe qui, plus que toutes les autres maladies, les rendent malheureuses parce que tout leur système est affecté ; ne voulant pas parler à leur médecin d'une maladie d'une nature aussi délicate, silencieusement elles endurent les tourments les plus horribles auxquels la mort serait préférable. Pour ces femmes les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des milliers malades comme vous, ne vous découragez pas, vous pouvez vous guérir aussi si vous le voulez. Lisez ce que dit Mme Gauthier, intelligente et jeune dame de St-Henri, Montréal :



MME HONORÉ GAUTHIER

« Il y a deux ans, je commençai à être malade. Je n'avais pas d'appétit, ma digestion ne se faisait pas, j'avais des étouffements si forts que je pouvais à peine respirer, le battement de cœur me faisait beaucoup souffrir, surtout la nuit, je ne pouvais pas dormir, je ne pouvais rester couchée, parce que je souffrais trop, surtout de fortes douleurs dans le côté gauche, je ne pouvais me baisser la tête, je venais de suite étourdie, je n'avais pas de sang. J'étais bien découragée de me voir si faible, ne pouvant rien faire et mère de cinq enfants. J'étais réduite au dernier degré de faiblesse, quand deux de mes amies, qui avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre me conseillèrent d'en prendre. A la première boîte, je ressentis un grand mieux, et au bout de six semaines, j'étais guérie. Maintenant, je suis forte, grasse, et mon teint est bon. J'en ai donné à ma pauvre petite fille pour la pauvreté du sang. Je les recommande à toutes les femmes souffrantes, et veuillez publier mon témoignage au cas où il y aurait des femmes qui douteraient de la valeur de ce précieux remède. » Mme Honoré Gauthier, No 56 coin Saint-Augustin et Emilie, St-Henri, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement ces languissantes et douloureuses maladies particulières aux femmes. C'est le remède qui donne la force, la santé, et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui le prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les

côtés et le dos, se déplaçant d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant ; elles ne contiennent ni morphine, ni opium, ni rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible jeune fille. Si vous souffrez depuis longtemps et que les médecins et les remèdes n'ont pu vous guérir, ne vous découragez pas, prenez dès maintenant les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites-en un usage consciencieux et prenez-en assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Ecrivez-leur une description complète de votre maladie. Ils vous répondront absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Nos médecins examineront votre maladie et vous donneront un grand nombre de conseils, qui, si vous les suivez, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL. Défiiez-vous des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. La boîte, c'est la plus grand fraude du jour. Il est arrivé un grand nombre d'accidents par l'usage de ces imitations que l'on vend à bon marché. Ces imitations faites à bon marché contiennent de la morphine de la strychnine ou de l'arsenic. Défiiez-vous ; si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Donnez votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CLÉCHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

Bourrier, 13 ill. ; L'Histoire naturelle de Madagascar, H. Coupin, 7 ill. ; L'Art d'exposer et d'encadrer, J. Adeline, 27 croquis ; Les Algues, par L. Gérandin, 14 ill. ; Le mouvement littéraire, L. Claretie ; Causerie scientifique, G. Mareschal, 8 fig. ; Evénements géographiques et coloniaux ; La musique, G. Danvers ; Memento encyclopédique, 8 ill. ; La Mode du mois, 13 mod. ; Questions financières, La vie pratique, Jeux et récréations. Voir l'annonce.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce Journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. — P. D. — D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield. 1613 Ste-Catherine, 2<sup>e</sup> pte de la rue St-Hubert.

Entrée des Classes

Grand assortiment complet de caquettes de collage pour la ville et la campagne à la Chapellerie Moderne, 1584 Notre-Dame, en face du Palais de Justice.

ARMAND DOIN

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,  
CHAMBRE 4      TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis,  
**MONTREAL**

**U. PERREAULT**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés  
**Brochure intéressante**

M. Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Suite, N.-E. Dionne, J.-Ed. Roy, Ernest Gagnon, J.-B. Caouette et plusieurs autres. Ces études seront illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10 cts, par la maille 12 cts.  
Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires.  
Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros: D<sup>r</sup> CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE PÉRIODE  
ni avant  
ni après  
du  
**VERSOLITAIRE**  
par les  
**CAPSULES L. KIRN**  
à l'extrait éthéré de  
le **FOSSÈRE** Mlle Paris  
sans Calomel.  
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
**FARE, Pharmacien MAISON,**  
54, Boulevard Edgar-Quintet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Hartigny, Manchester, N. H.



Poltrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD,**

1692, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Faussees dents SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

**LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE**

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

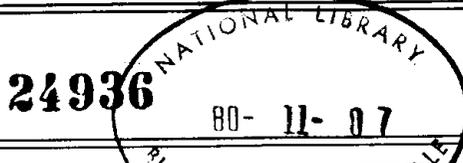
**LOUIS-J. BELIVEAU**

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR  
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR  
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Phie MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.



LIQUEURS ET LIQUOR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**CHAPEAUX D'ETE**

En paille et en feutre; tout nouveau, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

**CHEMISES D'ETE**

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empaquetées de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

**CRAVATES D'ETE**

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

**GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent**

**LA NOUVELLE REVUE MONFORT HOTEL**

18, Boulevard Montmartre, Paris

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi  
ABONNE- { Paris et Seine 50f 26f 14f  
MENT { Départements 56. 29f 15f  
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.

Conditions raisonnables.

**J. H. CHALES,**

Propriétaire.

**PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION, Experts.**  
Bureaux: { Edifice New York Life, Montréal.  
{ et Atlantic Bld'g, Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



**LE SEUL**

Journal illustré des Dames qui publie chaque semaine cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et par semaine.

**LA SAISON**

60, Rue de Lille, Paris.  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra-t-il? en même temps le plus riche en littérature de la semaine et le meilleur marché entre tous.

**LA MINERVE**

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal... \$4.00 par an  
Hors Montréal... 3.00 par an

**Le Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An... \$1.00 - Six mois... 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Laffèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,